LIBRARY OF CONGRESS.

PQ2238

Chap. ..... Copyright No. .....

Shelf ..A8..

1838

UNITED STATES OF AMERICA.

Catal 3,18 2

THÉATRE CONTEMPORAIN.

No. 18. **25 cents.**

L'AMI FRITZ

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

Adapted to the use of American Schools and Colleges

AND ANNOTATED IN ENGLISH

BY

ALFRED HENNEQUIN, Ph. D.

Instructor in French and German in the University of Michigan; Author of a Series of French Text-Books.

NEW YORK:
WILLIAM R. JENKINS,
ÉDITEUR ET LIBRAIRE FRANÇAIS,
850 Sixth Avenue.
1888.

BOSTON : CARL SCHOENHOF.

IMPORTANT ANNOUNCEMENT.

NOW READY

NEW EDITION IN FRENCH OF

LES MISÉRABLES

—BY—

VICTOR HUGO.

SINCE the death of the distinguished author there has been no convenient edition in French of his great masterpiece "*Les Misérables.*" The old duodecimo edition printed in Paris, has been withdrawn from print entirely, and the only French editions to be obtained are large, cumbersome, and costly. To supply this deficiency, and especially to supply American readers of French with an excellent, well printed and convenient edition of this great work, at a very reasonable price, William R. Jenkins, of New York, whose French reprints already published are a guarantee of excellence in this case, has undertaken the republication of the work.

In order that the edition shall be in every respect first-class, the Electrotypes are made from new type, especially purchased for this purpose, and the greatest care has been taken in the arrangement and proof reading of the work, so that it is a handsome, perfect and standard edition.

Its publication is in five duodecimo volumes approximating in all to nearly two thousand pages.

THE PRICE.

5 Volumes,	12mo,	Paper, -	$ 4.50,
"	"	" Cloth,	6.50,
"	"	" Half-calf,	13.50.

WILLIAM R. JENKINS,

PUBLISHER & IMPORTER OF FRENCH BOOKS,

850 Sixth Avenue, New York.

French Catalogues sent on application.

L'AMI FRITZ

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

Adapted to the use of American Schools and Colleges

AND ANNOTATED IN ENGLISH

BY

ALFRED HENNEQUIN, PH. D.

INSTRUCTOR IN FRENCH AND GERMAN IN THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
AUTHOR OF A SERIES OF FRENCH TEXT-BOOKS.

RECEIVED
MAY 17 1888
29160

NEW YORK:
WILLIAM R. JENKINS,
ÉDITEUR ET LIBRAIRE FRANÇAIS,
850 Sixth Avenue.
1888.

BOSTON: CARL SCHOENHOF.

PQ2238
.A5
1888

Copyright by
WILLIAM R. JENKINS
1887.

12-32154

PERSONNAGES.

FRITZ KOBUS, rentier, célibataire.
DAVID SICHEL, rabbin.
FRÉDÉRIC, arpenteur, célibataire.
HANEZO, percepteur, id.
CHRISTEL, fermier de Kobus.
JOSEPH, bohémien.
UN FAUCHEUR.
SUZEL, fille de Christel.
CATHERINE, servante de Kobus
LISBETH, femme de service.
FAUCHEURS ET FANEUSES.

L'action se passe de nos jours

L'AMI FRITZ

ACTE PREMIER

La salle à manger de Fritz Kobus. Meubles en vieux chêne sculpté. Porte de la cuisine à gauche au premier plan, et plus loin celle de la chambre à coucher de Kobus. Au fond, deux grandes fenêtres à petites vitres rondes. Grand buffet sculpté, orné de peintures, entre les deux fenêtres. A droite, au premier plan, petite table et tout ce qu'il faut pour écrire. Au-dessus, des râteliers garnis de pipes. Plus loin, grande porte ouvrant sur le vestibule, et du même côté, au fond, porte vitrée donnant sur le jardin. Grand poêle de faïence à gauche entre les deux portes, et au fond à côté des fenêtres, deux petites tables de service.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE, LISBETH.

CATHERINE, *appuyant les mains sur la table.*—Maintenant, Lisbeth, la table est bien, nous pouvons mettre la nappe. (*Elle monte sur une chaise et ouvre l'armoire du fond.*)

LISBETH.—Vous aurez beaucoup de monde, mademoiselle Catherine ?

CATHERINE.—Non ! M. Fritz n'invite jamais que ses vieux amis : M. le percepteur Hanezô, M. l'arpenteur Frédéric, le vieux rabbin David Sichel. Il ne reçoit pas d'étranger ; depuis quinze ans je n'en ai pas vu

chez nous, excepté le bohémien Joseph, que monsieur a sauvé des neiges pendant le grand hiver de 1860, et qui vient tous les ans faire de la musique le jour de sa fête.

LISBETH.—Ils s'en donnent joliment entre eux.

CATHERINE, *riant.*—Je vous crois!.... De vieux camarades... Vous pensez bien!.... Ils sont tous garçons, comme M. Fritz, excepté le père David. (*Descendant de la chaise avec une nappe.*) Voici ce qu'il nous faut; tenez les coins, Lisbeth. (*Elles déplient la nappe et la mettent sur la table.*)

LISBETH.—Oh! le beau linge que vous avez!

CATHERINE.—Oui. La mère de monsieur avait l'amour du beau linge; c'était son bonheur, à la pauvre défunte; regardez un peu. (*Elle monte sur un tabouret et ouvre l'armoire au linge.*)

LISBETH.—Dieu du ciel! est-ce possible?

CATHERINE, *d'un air d'orgueil.*—C'est du linge de famille; pendant des années, madame n'a fait que filer et blanchir. M. Kobus, le juge de paix, lui, n'aimait que l'argenterie. (*Ouvrant un grand tiroir.*) Voyez.

LISBETH.—Oh! je n'en ai pas vu autant dans ma vie!

CATHERINE, *lui présentant une cuiller.*—Pesez-moi ça.

LISBETH, *pesant la cuiller dans la main.*—Oh! que c'est lourd!

CATHERINE.—De l'argent fin, à la bonne marque. M. le juge de paix ne regardait pas à deux ou trois écus de plus ou de moins pour avoir du bon. Et tous les Kobus, de père en fils, ont tous été comme ça: l'un

pour le bon vin, l'autre pour les beaux meubles ; l'autre pour les bonnes fermes et les moulins ; ils achetaient ce qu'on trouvait de mieux en Alsace et dans les Vosges. (*S'interrompant.*) Mais tirez un peu la nappe, Lisbeth, ça fait des plis au milieu. (*Lisbeth tire la nappe, Catherine passe les mains dessus.*) C'est bien ! à présent, mettons le couvert.

LISBETH.—Est-ce qu'il faut plier les serviettes en bateau ou en bonnet d'évêque ?

CATHERINE.—Comme vous voudrez ; c'est égal.

LISBETH, *continuant son travail.*—Oui, vous avez de beau linge et de belle vaisselle, une grande maison remplie de la cave au grenier ; mais tout ça, voyez-vous, mademoiselle Catherine, ce n'est pas encore le bonheur.... Il vous manque....

CATHERINE, *l'interrompant.*—Eh ! je le sais bien. Ce qu'il nous faudrait, ce serait une bonne femme et des petits enfants.

LISBETH.—Justement !.... Il ne veut donc pas se marier, M. Fritz ?

CATHERINE.—Non.

LISBETH.—Quelle drôle d'idée ! Un homme si bon, si charitable.... qui rendrait une femme si heureuse !... Ah ! je n'oublierai jamais ce qu'il a fait pour moi, depuis la mort de mon pauvre mari.... Qu'est-ce que je serais devenue sans M. Fritz, avec mes quatre enfants ? nous serions tous morts de faim.

CATHERINE, *s'interrompant dans son travail.*— Écoutez, Lisbeth, il ne faut jamais parler de cela, je vous l'ai déjà dit ; si M. Fritz l'apprenait, il ne serait pas content.

LISBETH, *étonnée.*—Et pourquoi donc, mon Dieu ?

CATHERINE.—Je n'en sais rien.... mais c'est comme cela. Les uns se cachent pour faire le mal, M. Kobus, lui, se cache pour faire le bien. Ce n'est pas un homme comme les autres, voyez-vous, Lisbeth ! Le vieux rabbin David dit que M. Fritz est un original, et je crois qu'il a raison. S'il ressemblait à tous les autres hommes, est-ce qu'il ne serait pas marié depuis longtemps ?

LISBETH.—Qu'est-ce qui peut donc l'arrêter ? Il est riche.... il se porte bien.... il n'a pas encore quarante ans.

CATHERINE, *l'interrompant*.—Des idées, Lisbeth, rien qne des idées. Il s'est mis dans la tête qu'une femme le gênerait à cause de ses vieux amis ; qu'elle trouverait à redire sur sa pipe, sur la brasserie, sur ci, sur ça, enfin qu'elle voudrait le commander.

LISBETH.—Ce n'est pas l'embarras ; bien des femmes, au lieu de vivre tranquillement dans leur maison, à soigner leur ménage, passent leur temps à faire des visites, et ne pensent qu'à conduire leur mari par le nez.

CATHERINE.—Vous avez raison Lisbeth, mais avant de se marier, on prend des informations.

LISBETH.—Et le vieux rabbin David ne refuserait pas un bon conseil à M. Fritz.

CATHERINE.—Vous pensez bien, le plus vieil ami de la famille ! Déjà du temps de M. le juge de paix, il venait à la maison ; il faisait sauter le petit Fritz sur ses genoux, il se laissait tirer la barbiche.... Ah ! si M. Kobus voulait l'écouter !

LISBETH.—En a-t-il fait des mariages, le père David ! en a-t-il fait depuis quarante ans !

CATHERINE.—Que voulez-vous ? C'est son bonheur

de marier les gens ! Si cela n'avait dépendu que de lui, M. Fritz serait marié depuis la mort de M. le juge de paix. Pauvre vieux rebbe ! lui en a-t-il proposé depuis quinze ans ! des brunes et des blondes, des catholiques et des protestantes, des riches et des pauvres, car il ne regarde pas à la fortune, ce pauvre vieux rebbe ; pourvu qu'on s'aime et qu'on se marie, il est content.

LISBETH.—Et M. Fritz ne veut pas ?

CATHERINE.—Non. Il rit.... Il se renverse dans son fauteuil, en criant : "C'est la dixième.... c'est la vingtième."

LISBETH.—Quel malheur !... Une brave femme serait si heureuse dans cette belle maison.... et M. Fritz....

CATHERINE, *vivement.*—Chut ! le voici qui revient de la cave. (*Elles arrangent le couvert et prennent un air effaré. La porte de la cuisine s'ouvre, Fritz paraît sur le seuil, en costume du matin, avec un panier rempli de bouteilles et un bougeoir allumé.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, FRITZ.

FRITZ. *regardant la table.*—Ah ! ah ! ça marche.... (*Il souffle son bougeoir et le donne à Catherine. Déposant son panier.*) Voici les bouteilles, Catherine, j'ai choisi tout ce qu'il y avait de mieux dans la cave. Est-ce que le dîner avance ?

CATHERINE.—Oui, monsieur.

FRITZ.— J'espère que tu vas te dépasser ; que tu vas nous faire un dîner, un dîner....

CATHERINE.—Soyez donc tranquille, monsieur ; est-ce que vous avez jamais été mécontent de moi ?

FRITZ.—Non, Catherine, non, au contraire ; mais tu sais, on peut faire bien, très bien, et tout à fait bien. Voyons, qu'est-ce que tu vas nous donner ?

CATHERINE.—Vous aurez une soupe aux écrevisses, un pâté de foie gras, un brochet, des gélinottes....

FRITZ, *l'interrompant.*—Halte !.... ne me dis pas le reste.... il faut aussi se réserver de petites surprises. Enfin, je vois que nous aurons un dîner convenable. Est-ce que Joseph est arrivé ?

CATHERINE.—Le bohémien ? Non, monsieur, pas encore.

FRITZ.—C'est étonnant, il ne manque jamais de venir le jour de ma fête. Pourvu qu'il ne soit pas malade ! Et le grand Frédéric, et Hanezô ?

CATHERINE.—Lisbeth a été les prévenir ; il seront ici à midi moins un quart.

FRITZ.—Bon !... Bon !... Et le rebbe David ?

CATHERINE.—Il était sorti pour une affaire ; sa femme a dit qu'elle le préviendrait.

FRITZ.—Il faut y retourner et lui dire que je l'attends !... Sans lui la fête ne serait pas complète ; je ne peux pas me passer de ce vieux rebbe, tu m'entends, Catherine ?

CATHERINE.—Oui, monsieur. Lisbeth, allez-y tout de suite, moi je retourne surveiller mon dîner.

FRITZ.—C'est cela. (*Lisbeth et Catherine sortent par la gauche, Fritz reste seul.*)

SCÈNE III.

FRITZ, *seul.*

Commençons par ouvrir les fenêtres ; il faut de l'air quand on dîne, autrement le vin vous monte à la tête. (*Il ouvre une fenêtre et regarde.*) Quel beau temps ! Le printemps s'annonce bien... Les parties de plaisir vont recommencer ; on va tirer le vieux char à bancs du hangar, graisser les roues, mettre de la paille fraîche dedans, et clic-clac, en route pour les fêtes des environs... Ah ! ah ! ah ! nous allons encore une fois nous en donner ! (*Il ouvre l'autre fenêtre.*) Hé ! les hirondelles sont revenues... comme elles montent et plongent dans l'air avec de petits cris joyeux !... Et là-bas, sur la côte, au-dessus de ma ferme des Mésanges, les bouleaux sont déjà couverts de feuilles... Je suis sûr que les violettes poussent le long des haies... C'est le père Christel, la mère Ursule et leur petite Sûzel, qui doivent travailler par un temps pareil, pour retourner et ensemencer le jardin ! Braves gens !.... Il faudra que j'aille voir tout ça un de ces jours. (*S'asseyant à droite.*) Ah ! ah ! ah ! quelle bonne chose d'être garçon, d'avoir de vieux amis, une bonne cave, de bonnes rentes solidement établies sur première hypothèque, un bon estomac, et de braves fermiers qui travaillent toute l'année avec un courage extraordinaire pour vous apporter votre argent à la Saint-Sylvestre ! Voilà ce que tu dois à ta prudence, Fritz, à ta sagesse.... Si tu avais écouté le vieux rebbe David, si tu t'étais marié, tu serais mainte-

nant en train de te faire des cheveux gris comme tant d'autres. (*Se levant et s'approchant de la table.*) Ah ! voyons si la table est bien mise... Oui, rien ne manque ! (*Montrant les places.*) Le grand Frédéric.... le percepteur... Joseph de ce côté... David de l'autre... et moi, ici (*Il s'assied.*) Oui, c'est bien comme cela : quand la porte de la cuisine s'ouvrira, je verrai tout d'avance ; je saurai ce qu'on va servir ; je pourrai faire signe à Catherine d'approcher ou d'attendre... C'est très bien... Maintenant, le vin ! (*Il se lève, s'approche du panier et tire une bouteille.*) Nous commencerons par ce vieux bordeaux, que mon père Fritz, mon grand-père Antoine et mon grand-grand-père Martin Kobus aimaient tant ! (*Il essuie le fond de la bouteille et la pose sur la table ; sa figure prend une expression mélancolique.*) C'est triste tout de même, de penser que de si braves gens, des hommes si prudents, qui avaient, avec tant de prévoyance, mis ces bons vins de côté, ne puissent plus en boire un verre et se réjouir... Oui, c'est comme cela... il faut que je les remplace en tout et pour tout.... Enfin, le même accident nous arrivera tôt ou tard, et voilà pourquoi nous devons profiter des bonnes choses pendant que nous y sommes. (*Le rabbin David Sichel paraît à droite, son parapluie en cotonnade à la main, et s'arrête sur le seuil à regarder Fritz.*)

SCÈNE IV.

FRITZ, DAVID.

FRITZ, *l'apercevant, d'un ton joyeux.* — Hé ! c'est toi, rebbe.... arrive.... arrive !... (*Le vieux rabbin s'avance à petits pas, hochant la tête et souriant.*)

DAVID.—Je te trouverai donc toujours au milieu des bouteilles, Kobus, toujours ?

FRITZ.—Que veux-tu ? c'est ma fête, il faut bien se réjouir un peu.... N'est-ce pas ton ancêtre Salomon qui a dit : "Vanité des vanités, tout est vanité ?" L'a-t-il dit, oui ou non, rebbe ?

DAVID.—Il l'a dit.

FRITZ,—Eh bien, puisque tout est vanité ici-bas, le plus sage est de ne rien faire, pour n'avoir rien à se reprocher, et de vivre gaiement en attendant le reste.

DAVID. *indigné.*—Halte, Kobus, halte !... Tes plaisanteries sur ce chapitre ne peuvent aller ! Je ne souffrirai pas que tu invoques le témoignage de Salomon pour excuser ta paresse et ta gourmandise.. c'est trop fort ...

FRITZ, *riant aux éclats.*— Ah ! ah ! ah ! rebbe, je t'aime, tu es le meilleur homme que je connaisse.... Enfin... enfin... laissons cela... Tiens, voilà ta place, les autres vont arriver.

DAVID.—Non, merci, je ne veux pas m'asseoir, je n'ai pas le temps ; je venais te dire que je ne pourrai arriver que pour le café.

FRITZ.—Pourquoi cela ?

DAVID, *embarrassé.*—J'ai une affaire.

FRITZ.—Quelle affaire ?... Je suis sûr qu'il s'agit encore d'un mariage.

DAVID.—Eh bien, oui !... Il faut que tu me prêtes cinquante louis....

FRITZ.—Cinquante louis !... oh ! oh !... D'un seul coup, rebbe ?

DAVID.—D'un seul coup.

FRITZ.—C'est pour toi ?

DAVID.—C'est pour moi si tu veux, car je m'engage seul à te rembourser la somme ; mais c'est pour rendre service à quelqu'un.

FRITZ.—A qui, David ?

DAVID.—Tu connais le père Moïse, le colporteur, eh bien ! sa fille est demandée en mariage par le fils Salomon, de Saint-Dié ; deux braves enfants !.... Seulement, tu comprends, il faut une petite dot, et le père Moïse est venu me trouver....

FRITZ, *l'interrompant.*—Tu seras donc toujours le même ! Non content de tes propres dettes, il faut que tu te mettes sur le dos celles des autres ! Le plaisir de faire des mariages te tourne la tête.

DAVID.—Mais, Kobus !... Kobus !... si tu voyais ces chers enfants !... Comment leur refuser le bonheur de la vie !... Et d'ailleurs le père Moïse est solide, il me remboursera dans un an ou deux au plus tard.

FRITZ.—Tu le veux, soit ; mais écoute. tu payeras des intérêts, cette fois, cinq pour cent ! Je veux bien te prêter sans intérêt, mais aux autres....

DAVID, *réjoui.*—Eh ! mon Dieu ! qui te dit le contraire ? Pourvu que ces pauvres enfants soient heureux ! Le père me rendra les cinq pour cent.

FRITZ, *lui mettant la petite table à droite devant le fauteuil.*—Tiens, assieds-toi là.... Voici du papier.... je vais chercher l'argent.... Fais le billet à cinq pour cent, bien en règle.... Et souviens-toi que si tu n'es pas content de mes plaisanteries, je puis te mener loin avec ce morceau de papier. (*Il sort par la gauche.*

David s'assoit tout joyeux devant la table et met ses lunettes.)

DAVID, *écrivant*—"Je soussigné David Sichel, rabbin à Claire-Fontaine, reconnais devoir à M. Fritz Kobus, rentier, demeurant au même endroit, la somme de douze cents francs, que je lui rendrai avec les intérêts à cinq pour cent... (*Fritz rentre et dépose un rouleau sur la table.*)

FRITZ.—Voici les cinquante louis.... (*Regardant par-dessus l'épaule du rabbin, qui continue d'écrire.*) Qu'est-ce que tu écris là?

DAVID.—Je fais le billet. (*Lisant.*) "Je soussigné David Sichel...."

FRITZ.—Tu seras donc toujours le même, vieux rebbe, tu ne comprendras donc jamais la plaisanterie? Il faut toujours être grave avec toi, comme la loi et les prophètes!... Est-ce que tu n'es pas mon plus vieil ami? Est-ce qu'il faut maintenant des papiers entre nous? (*Il prend le papier et le déchire.*)

DAVID, *se levant tout ému et serrant la main de Fritz.* Merci, Kobus! (*Il prend le rouleau et se dirige vers la porte d'un air pressé.*)

FRITZ.—N'oublie pas de venir pour le café!

DAVID, *se retournant sur la porte.*—Sois tranquille. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

FRITZ, *seul.*

Brave homme!.... Le voilà qui court chez l'autre, comme s'il s'agissait de son propre bonheur; il voit les

enfants heureux et son cœur rit. (*En ce moment le rebbe passe devant les fenêtres, en trottinant, une main sur la poche de sa culotte.*) Il faut pourtant que je le fasse un peu enrager. (*Appelant.*) Hé ! rebbe.... rebbe.... (*Il remonte la scène.*)

DAVID, *à la fenêtre.*—Quoi? .. Quest-ce que tu veux, Kobus ?

FRITZ.—Et moi, David, tu ne penses plus à moi.... tu n'as donc plus de femme à me proposer? La vingt-quatrième.... tu sais....

DAVID, *levant les bras d'un air comique.*—Ah ! Kobus !.... sans ton malheureux défaut de rire à tort et à travers, tu serais le meilleur homme du monde.... (*Il part en trottinant. Fritz, tout joyeux, le regarde s'éloigner.*)

FRITZ.—Ah ! ah ! ah ! quel plaisir de vivre dans un pays où l'on trouve des originaux pareils, des hommes bons et réjouissants.... (*Catherine paraît à gauche.*)

SCÈNE VI.

FRITZ, CATHERINE.

CATHERINE—Monsieur Kobus, voici M. le percepteur Hanezô et M. l'arpenteur Frédéric qui traversent la place.

FRITZ.—Bon.... bon.... tout est prêt.... je vais m'habiller.... Dis-leur d'attendre une minute. Tu peux servir la soupe, Catherine, nous commencerons à midi juste. (*Il sort par la gauche. Hanezô et Frédéric paraissent à droite.*)

SCÈNE VII.

CATHERINE, HANEZO, FRÉDÉRIC, *puis* FRITZ.

HANEZÔ, *sur la porte.*—Eh bien !.... eh bien !.... Catherinc, où est donc Kobus ?

CATHERINE.—Il est allé mettre sa redingote, il revient tout de suite. Entrez.... entrez.... messieurs, je vais chercher la soupière. (*Elle sort par la gauche. Hanezô et Frédéric restent seuls. Ils déposent leurs cannes, accrochent leurs chapeaux et semblent tout réjouis.*)

FRÉDÉRIC, *se frottant les mains.*—Ah ! ah ! nous allons nous en donner ! (*Il donne du jeu à sa cravate.*)

HANEZÔ, *arrangeant ses cheveux.*—Oui, nous allons nous en donner... As-tu pris ton petit verre de kirsh pour t'ouvrir l'appétit.

FRÉDÉRIC.—Parbleu ! J'en ai pris deux ! Et toi !

HANEZÔ.—Moi, je n'ai pas besoin de kirsch, j'ai toujours faim. (*Il tire son gilet des deux mains sur son large ventre.*)

FRÉDÉRIC.—Ah ! voilà le plus grand bonheur de la vie, ce qu'on peut appeler un don du ciel : avoir toujours faim !... (*S'arrêtant devant la table comme en extase.*) Tiens, Hanezô, regarde-moi ça !... N'est-ce pas le plus beau tableau qu'un homme raisonnable et bien portant puisse contempler !... Ça vous réjouit.. ça vous attendrit... ça vous élève l'âme vers le créateur de toutes les bonnes choses qu'on va manger !... Quelle table !...

HANEZÔ.—Oui, c'est riche, c'est solide, c'est du vrai luxe du temps passé ! Aujourd'hui tout n'est qu'apparence, les plus pauvres se donnent des airs de richards,

avec du clinquant... Quelle misère !... Nos anciens avaient plus de bon sens que nous.

FRÉDÉRIC, *sortant une bouteille du panier.*—Qu'est-ce que c'est que ça ? (*Il l'élève à la hauteur de l'œil et regarde. Fritz rentre par la gauche, Hanezô se rapproche pour voir.*)

HANEZÔ.—On dirait du johannisberg !...

FRITZ, *lui frappant sur l'épaule.*—Non, Hanezô, c'est du rikevir de 1834, le vin des vieux amis. (*Il pose la bouteille sur le buffet et serre la main à Frédéric et à Hanezô. Catherine entre portant la soupière.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FRITZ, CATHERINE.

CATHERINE.—Voici le potage, monsieur Kobus, il est midi. (*Elle pose la soupière sur la table.*)

FRITZ.—Bon, Catherine, bon ; nous allons toujours commencer en attendant les autres. (*Il replace la bouteille dans le panier. Midi sonne. Ils tirent leurs montres et regardent l'heure d'un air de satisfaction. Fritz remettant sa montre dans son gousset.*) Allons, mes amis, à table ! Joseph est en retard cette année, c'est la première fois que ça lui arrive, et le rebbe ne viendra que pour le café. (*Ils se passent la serviette au menton. Fritz sert la soupe.*) Goûtez-moi cette bisque, vous m'en donnerez des nouvelles.... (*Catherine sort par la gauche.*)

HANEZÔ.—Délicieuse !

FRÉDÉRIC.—Parfaite !... Ah ! parfaite... parfaite!...

FRITZ.—Oui, elle est bonne.

FRÉDÉRIC, *levant sa cuiller d'un air grave.*—Si j'avais une soupe pareille tous les jours, avec un bon poisson, un bon rôti, deux ou trois bouteilles de vieux vin et le reste à l'avenant, ma foi, je ne sortirais jamais de chez moi; je laisserais les autres arpenter les prés et les champs tout à leur aise.

HANEZÔ et FRITZ.—Ah ! ah ! ah ! (*Fritz débouche une bouteille et verse. Catherine entre, un gros bouquet de violettes à la main.*)

CATHERINE.—Voyez donc, monsieur, ce qu'on vous apporte....

FRITZ.—Quest-ce que c'est?... Des violettes.... déjà !... (*Il prend le bouquet.*) Comme ça sent bon ! ça sent le printemps; qui est-ce qui les a apportées, Catherine ?

CATHERINE.—C'est Sûzel, la fille de votre fermier Christel.

FRITZ.—La petite Sûzel ?

CATHERINE.—Oui, monsieur. Elle est dans la cuisine.

FRITZ.—Eh ! dis-lui d'entrer.

CATHERINE, *sur la porte.*—Sûzel, monsieur demande que tu entres.

SUZEL, *à la cantonade.*—Oh ! mon Dieu ! mademoiselle Catherine, je n'oserai jamais, je ne suis pas assez bien habillée...

HANEZÔ, *levant le doigt.*—Tiens !... quelle jolie voix !.. Avez-vous entendu ? Eh ! eh ! eh !

FRITZ, *élevant la voix.*—Sûzel, arrive donc !... (*Tout*

le monde se tourne vers la porte. Sûzel paraît sur le seuil, en petite jupe de laine blanche et casaque de toile bleue ; elle s'arrête la tête baissée, toute honteuse.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, SUZEL.

FRITZ.—Que te voilà devenue grande !... Mais avance donc.... n'aie pas peur.... on ne veux pas te manger.

SUZEL.—Ah ! je sais bien, monsieur Kobus.... Mais c'est que je ne suis pas assez bien habillée.

FRÉDÉRIC.—Habillée !... Est-ce qu'une jolie fille n'est pas toujours assez bien habillée ?...

FRITZ.—Allons, Sûzel, viens dîner avec nous. Tiens, mets-toi à la place du vieux rebbe.

SUZEL.—Oh ! monsieur Kobus, je n'oserai jamais...

FRITZ.—Bah ! bah ! allons.... je le veux.... Tu me feras plaisir, Sûzel. (*Sûzel s'assied toute droite au bord de la chaise que vient de lui offrir Hanezô. Fritz servant Sûzel.*) Comment, tu as pensé à moi, Sûzel ?

SUZEL.—Oui, monsieur Kobus. Le père m'avait dit : "Demain tu porteras du beurre et des œufs frais à M. Kobus, pour sa fête !..." Alors je me suis rappelée que vous aimiez les violettes, et ce matin de bonne heure, j'ai été en cueillir sous les haies autour de la ferme.

FRITZ.—C'est une fameuse idée, Sûzel. Oui, j'aime les violettes, c'est ma fleur favorite. Et pour te faire

honneur, nous allons mettre ton bouquet sur la table, comme dans le grand monde. Catherine, apporte un vase, tiens, le plus beau, là-bas ; nous allons y mettre le bouquet de Sûzel.

CATHERINE.—Oui, monsieur. Si vous voulez, je vais le remplir d'eau fraîche, pour que le bouquet se conserve plus longtemps.

FRITZ, *lui donnant le bouquet* —C'est cela.... (*Catherine prend le vase et le bouquet et sort par la gauche.*) Et qu'est-ce qu'on fait à la ferme, Suzel ? Le père Christel et la mère Ursule vont toujours bien ?

SUZEL.—Oh ! oui, monsieur, Dieu merci, ils vont toujours bien. Ils m'ont chargé de bien des compliments pour vous.

FRITZ.—A la bonne heure, ça me fait plaisir. Vous avez eu beaucoup de neige cette année ?

SUZEL.—Deux pieds autour de la ferme pendant trois mois ; et il n'a fallu que huit jours pour la fondre.

FRITZ.—Alors les semailles ont été bien couvertes ?

SUZEL.—Oui, monsieur Kobus. Tout pousse ; la terre est déjà verte jusqu'au creux des sillons.

FRITZ.—Mais mange donc, Sûzel ; tu ne manges pas, on dirais que tu fais la petite bouche.

SUZEL.—Oh ! non, monsieur Kobus.

FRITZ.—Alors vous avez commencé le jardinage ?...

SUZEL.—Oui, monsieur Kobus. La terre est encore un peu fraîche ; mais depuis ces huit jours de soleil, tout vient. Ah ! le père voudrait bien vous voir ; nous trouvons tous le temps long après vous.... Le père aurait bien des choses à vous dire....

FRITZ, *remplissant les verres.*—J'irai pour sûr un de ces jours. (*Catherine rentre avec le vase.*)

CATHERINE.—Voici le bouquet.... J'ai mis de l'eau fraîche, il durera longtemps. (*Elle le pose sur la table.—On entend au dehors deux violons et une contre-basse qui préludent sous les fenêtres.*)

HANEZÔ.—C'est Joseph ! Je reconnais son coup d'archet ! (*La musique commence.*)

FRITZ, *levant le doigt.*—Chut !.... (*Grand silence. Ils écoutent en se balançant et battant la mesure. La musique cesse. Joseph paraît à une fenêtre du fond, les bras étendus, son archet d'une main et le violon dans l'autre.*)

JOSEPH.—Kobus !

FRITZ, *se levant.*—Joseph !.... (*Il court au fond.*) Entre donc, entre !.... (*La porte de droite s'ouvre, Joseph paraît.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, JOSEPH.

FRITZ, *embrassant Joseph.*—Ah ! mon bon Joseph ! que je suis content de te revoir.... J'étais inquiet.... Je me disais, est-ce qu'il serait malade ?.... Est-ce qu'il serait malade ?.... Est-ce qu'il m'oublierait ?....

JOSEPH.—Oh ! Fritz, à quoi pensais-tu ? Tu sais bien que la première chanson du pauvre bohémien est toujours pour toi !... Est-ce qu'on peut oublier celui qui vous a recueilli mourant au milieu des neiges, qui vous a sauvé....

FRITZ, *ému.*—Ah ! si tu recommence avec cette vieille

histoire, ma foi, je me fâche.... Nous sommes ici pour nous réjouir, pour nous faire du bon sang.... N'est-ce pas, vous autres ?

HANEZÔ.—Certainement.

FRÉDÉRIC.—Oui... oui... à table !... Nous nous attendrirons après dîner.

FRITZ.—Donne ton violon à Catherine, et assieds-toi... Il ne manque plus maintenant que le rebbe pour que la fête soit complète. (*Débouchant une bouteille.*) Videz vos verres. Nous allons boire du rikevir à la santé de notre ami Joseph. (*Il verse.*) Donne ton verre, Sûzel... Mais qu'as-tu donc ? On dirait que tu as envie de pleurer ?

SUZEL, *tendant son verre.*—Oh ! ce n'est rien, monsieur Kobus, la belle musique me fait toujours pleurer. (*Le rebbe David paraît à droite.*)

FRITZ, *se levant, le verre en main.*—A Joseph !

TOUS, *de même.*—A Joseph !

HANEZÔ, *apercevant David.*—Eh ! David !...

TOUS, *avec des cris de joie.*—David ! David !

HANEZÔ.—A la bonne heure, il arrive au bon moment !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DAVID.

FRITZ, *tout joyeux.*—Il était temps : encore dix minutes et je t'envoyais chercher par les gendarmes.

FRÉDÉRIC.—Nous t'attendons depuis une demi-heure.

DAVID, *s'approchant de la table en souriant.*—Dans tous les cas, ce n'est pas au milieu des gémissements de Babylone.

FRITZ.—Il ne manquerait plus que cela ! Allons, prends une chaise, assieds-toi. Quel dommage que tu ne puisses pas goûter de ce pâté ! il est délicieux.

FRÉDÉRIC.—Oui, mais c'est défendu par la loi de Moïse. Les bonnes choses sont pour nous autres.

DAVID.—Et les indigestions aussi ! Combien de fois ton père, Jean Frédéric, ne m'a-t-il pas répété la même chose ; c'est une plaisanterie de famille, qui passe de père en fils, comme la gourmandise. Tout cela n'empêche pas que si ton père avait moins aimé la bonne chère, il serait encore dispos et solide comme moi, au lieu de dormir sur la colline... Mais, vous autres épicuriens, vous ne voulez rien entendre, et tantôt l'un, tantôt l'autre se fait prendre comme les rats dans les ratières, par amour du lard.

FRITZ.—Voyez-vous ce vieux rebbe, qui prétend avoir peur des indigestions, comme si ce n'était pas autre chose qui lui défende d'en manger !

DAVID.—Tais toi !... (*Catherine et Lisbeth entrent, portant le café, le sucre et les tasses sur de grands plateaux.*)

FRITZ, *tout joyeux.*—Catherine, prépare le café ! Apporte le kirsch, le rhum, le *quetche*, le cognac, tout ce qu'il y a de meilleur et de plus vieux dans la maison ; nous ne serons jamais aussi jeune qu'aujourd'hui, il faut nous réjouir... Ah ! ah ! ah ! ça va bien !...

CATHERINE, *souriant.*—Oui, monsieur, ça commence. (*A Lisbeth.*) Mettez le plateau sur la table, Lisbeth, moi je vais chercher les liqueurs. (*Elle se dirige vers la porte de la cuisine.*)

FRITZ.—Apporte aussi les cigares et le tabac, Catherine... *Catherine sort. Kobus montrant les pipes accrochées au mur.*) Voilà des pipes... il y en a pour tous les goûts... que chacun choisisse celle qui lui convient. (*Hanezô et Frédéric se lèvent pour choisir leurs pipes. David s'approche de la table, à gauche, et s'arrête tout surpris. en apercevant le bouquet de Sûzel.*)

DAVID.—Oh ! le joli bouquet !... Qui donc t'a donné ce bouquet, Fritz ?

FRITZ.—Eh ! c'est Sûzel.

DAVID.—Sûzel ?

FRITZ.—Eh ! oui... Tu ne la reconnais donc pas ?

DAVID.—Comment... comment... c'est toi, Sûzel ! Je ne te remettais pas... Comme te voilà grandie depuis l'automne dernier !... Ah ! c'est toi qui as apporté ce joli bouquet de violettes ?...

SUZEL.—Oui, monsieur David.

DAVID.—Eh bien, voilà ce que j'appelle une bonne petite fille. (*Sûzel baisse les yeux.*) Mais elle est un peu craintive. Allons, bois un petit coup, Sûzel, cela te donnera du courage.

SUZEL.—Merci, monsieur David, j'ai déjà bu. (*Catherine rentre avec les bouteilles, la boîte à cigares et le pot à tabac sur un plateau.*)

HANEZÔ, *décrochant une grande pipe turque.*—Voilà mon affaire.

FRÉDÉRIC.—Voici la mienne. (*Ils s'approchent de la table et bourrent leurs pipes, pendant que Joseph choisit un cigare.*)

CATHERINE.—Sûzel, votre garçon est à la porte avec sa voiture ; est-ce qu'il faut lui dire d'attendre ?

SUZEL.—Oh ! non, mademoiselle Catherine, nous allons partir tout de suite.

FRITZ.—Comment, Sûzel, et le café... Tu ne veux pas prendre le café avec nous?

SUZEL.—Merci, monsieur Kobus ; le père m'a bien recommandé, de ne pas perdre de temps, nous avons beaucoup d'ouvrage à la maison.... je suis déjà en retard.

FRITZ.—Bah! bah ! Le père Christel attendra... (*Sûzel paraît tout embarrassée,*)

CATHERINE, *bas à Fritz.*—Laissez-là partir, monsieur, elle est un peu gênée.

FRITZ.—C'est vrai, Sûzel, que tu es gênée avec nous?

SUZEL.—Oui, monsieur Kobus !

FRITZ.—Eh bien, va, mon enfant, va. Je suis bien content de t'avoir vue. (*A Catherine.*) Catherine, mets-lui un bon morceau de pâté dans son panier, avec une bouteille de vieux bordeaux pour le père Christel.

SUZEL.—Merci, monsieur Kobus.

FRITZ.—C'est moi qui te remercie, Sûzel, pour ton bouquet ; tu m'as fait plaisir, entends-tu ? Et n'oublie pas de dire là-bas que j'arriverai dans la quinzaine au plus tard.

SUZEL, *sur la porte.*—Non, monsieur, je n'oublierai rien ; on sera bien content. (*Elle fait une révérence et sort avec Catherine et Lisbeth.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, *moins* SUZEL, CATHERINE *et* LISBETH. (*Hanezô et Frédéric allument leurs pipes. Joseph allume son cigare. Fritz se lève et se dirige vers le râtelier, à droite.*)

DAVID, *trempant un morceau de sucre dans son café.*—Voilà ce qu'on peut appeler une jolie petite fille, et qui fera bientôt une bonne petite femme de ménage, je l'espère.

FRITZ, *décrochant sa pipe et venant la bourrer sur la table.*—Une bonne petite femme de ménage, ah ! ah ! ah ! Ce vieux rebbe ne peut voir une fille ou un garçon sans penser aussitôt à les marier !... (*Il va s'asseoir dans un fauteuil, à droite.*)

DAVID, *se fâchant.*—Eh bien ! oui, j'ai dit et je le répète : Une bonne petite femme de ménage ! Dans deux ans, cette petite Sûzel peut être mariée.

FRITZ, *allumant sa pipe.*—Allons, tais-toi, vieux, tu radotes.

DAVID.—Je radote !... Je radote !... C'est toi qui radotes, gros épicurien ! Pour le reste tu parais avoir assez de bon sens, mais sur le chapitre du mariage, tu es un vériable braque.

FRITZ.—Bon, maintenant, c'est moi qui suis le braque, et David Sichel l'homme raisonnable.

HANEZÔ, *fumant gravement.* — Défends-toi, Kobus, ne te laisse pas abîmer.

FRÉDÉRIC, *à cheval sur sa chaise,*—Oui, c'est pourtant trop fort, ce vieux rebbe ne respecte plus rien. Avec sa manie de faire des mariages, il finirait par nous marier

tous les uns après les autres, si on ne le mettait pas à la raison.

DAVID.—Eh bien ! quel mal y aurait-il à cela ?

FRÉDÉRIC, *sautant sur sa chaise.*—Quel mal ?

DAVID.—Oui ! n'est-ce pas la destination de l'homme et de la femme ? (*Éclat de rire général.—Avec indignation.*) —Vous riez... Vous riez... C'est facile de rire ! Mais quand vous feriez ah ! ah ! ah ! eh ! eh ! eh ! jusqu'à la consommation des siècles, cela prouverait grand'chose ! (*Nouveaux éclats de rire plus forts que les premiers.—David se levant, les mains écartées près des oreilles.*) C'est cette manière de rire qui me tourne le sang ! (*Les autres se tordent sur leurs chaises.*) Si seulement vous vouliez raisonner une fois avec moi, au lieu de rire bêtement, comme je vous riverais votre clou... Mais vous riez... vous ouvrez vos grandes bouches de gourmands jusqu'aux oreilles et vous vous croyez malins !... Non !... non :... ce n'est pas cela... On voit bien que vous n'avez jamais réfléchi aux choses sérieuses de la vie.

FRITZ, *essuyant ses yeux pleins de larmes à force de rire.*—Moi, je ne fais que cela depuis quinze ans.

DAVID, *se rasseyant.*—Toi ?

FRITZ.—Oui, rebbe, moi. Tu me crois aussi trop innocent. Voilà quinze ans que je vis tranquille avec ma vieille Catherine, que j'ai tout arrangé chez moi pour être à mon aise. Quand je veux me promener, je me promène ; quand je veux dormir, je dors ; quand je veux prendre ma chope, je la prends ; si l'idée me passe par la tête d'inviter trois, quatre cinq amis, je les invite. Personne n'a rien à me dire ; je suis libre comme l'air !... Et tu voudrais me faire changer tout cela, tu voudrais

m'amener une femme qui bouleverserait tout de fond en comble, et qui se dépêcherait de renvoyer ma vieille Catherine ! Franchement, ça n'a pas le sens commun. (*A Hanezô et à Frédéric.*) Est-ce vrai ?

HANEZÔ.—Parbleu !

FRÉDÉRIC, *levant les épaules.*—Si c'est vrai !...

DAVID.—Tu crois donc, Kobus, que tout ira toujours de même jusqu'à la fin ?

FRITZ.—Pourquoi pas ?

DAVID.—Détrompe-toi, mon garçon, l'âge arrivera; dans quatre ou cinq ans tu auras des cheveux gris ; et d'après le train que tu mènes, je prévois que ton orteil t'avertira bientôt que la plaisanterie a duré trop longtemps. Alors tu voudras bien avoir une femme, tu me diras : " Rebbe, cherche moi une femme, cours... n'en vois-tu pas une qui me convienne ? Mais il sera trop tard!

FRITZ.—J'aurai Catherine.

DAVID.—Ta vieille Catherine a fait son temps, comme moi. Tu seras forcé de prendre une autre servante, qu te grugera, qui te volera, Kobus, pendant que tu seras en train de soupirer dans ton fauteuil, avec la goutte au pied.

FRITZ, *d'un air rêveur, lançant de grosses bouffées de fumée.*—Bah ! si la chose arrive, alors comme alors, il sera temps d'aviser. En attendant, je suis heureux, parfaitement heureux. Si je prenais maintenant une femme, et je me suppose de la chance, je suppose que ma femme soit excellente, bonne ménagère et tout ce qui s'ensuit ; eh bien, David, il ne me faudrait pas moins la mener promener de temps en temps, la conduire au bal du maire, du sous-préfet ; il faudrait chan-

ger mes habitudes, je ne pourrais plus aller dans ma bonne grosse capote, le feutre sur l'oreille ou sur la nuque ; il faudrait mettre un habit, me coiffer d'un tuyau de poêle, fréquenter le casino, renoncer à la brasserie, à la pipe : ce serait l'abomination de la désolation prédite par les prophètes, je tremble rien que d'y penser !... (*Se levant et s'approchant de David.*) Tu vois que je raisonne mes petites affaires aussi bien qu'un vieux rebbe qui parle à la synagogue. Avant tout, tâchons d'être heureux, c'est le but de la vie. (*Il va se rasseoir.*)

HANEZÔ, *gravement.*—Voilà ce qui s'appelle parler. (*Il boit.*)

FRÉDÉRIC.—Oui, c'est tout à fait ce que je pense !... (*A David.*) Qu'est-ce que tu peux répondre à ça, vieux ? Je serais curieux de le savoir.... Tu n'es pas ici comme dans ta synagogue, où tu parle tout seul, sans que personne puisse te répondre.... (*Avec ironie.*) Allons.. . voyons.... prêche un peu.... prêche....

DAVID, *se levant avec indignation.*—Eh bien ! oui, je vais prêcher, puisque vous me poussez à bout ; il y a trop longtemps que cela dure ; je vais vous réduire en poudre.

TOUS, *excepté Joseph, avec de grands cris de joie.*—Oh ! oh ! David !... oh ! oh !... oh ! oh !...

DAVID, *avec exaltation.*—Oui, en poudre !. . Et d'abord, si vos pères et mères n'avaient pensé qu'à boire, à manger, à s'amuser, à vivre heureux comme vous dites, au lieu de travailler du matin au soir pour vous élever, vous faire instruire et vous enrichir, est-ce que vous pourriez vous goberger du fruit de leur travail ? Non, vous seriez de pauvres diables traînant la semelle.

Est-ce que le bon sens, la raison, la reconnaissance, la justice, je ne parle pas de la religion, puisque vous êtes des épicuriens; est-ce que tout cela ne vous ordonne pas de faire pour les autres ce qu'on a fait pour vous?

FRITZ, *l'interrompant, d'un air embarrassé.*—David... parlons d'autre chose !...

DAVID, *frappant sur la table avec colère.*—Et s'il ne me plaît pas, à moi, de parler d'autre chose ! Si je veux vous dire une fois vos vérités... Car vous n'êtes pas seulement de mauvais fils, vous êtes aussi de mauvais citoyens !...

TOUS.—Ah !... David !...

DAVID.—La patrie est quelque chose de plus sérieux que le bon vin et la bonne chère, c'est le patrimoine de la race à laquelle on appartient, le fruit du travail, des luttes, des souffrancee, des misères de tous les ancêtres depuis des siècles ! Ceux qui profitent de ce patrimoine sans penser à le défendre, sont des citoyens détestables !... Vous devriez pourtant le savoir aussi bien que moi, puisque vous avez été au collége et qu'on vous a enseigné l'histoire. Voyez, voyez la malheureuse race juive, chassée, traquée, proscrite durant deux mille ans, elle est plus puissante aujourd'hui que du temps de Salomon ; tous les potentats de l'univers comptent avec elle.... L'avenir appartient aux races fortes ; celles qui mettent les plaisirs de la vie avant les devoirs de la famille seront conquises et s'éteindront dans la servitude. C'est l'histoire de toutes les nations disparues depuis le commencement du monde ; ah ! ce serait bientôt la nôtre, si tous les Français vous ressemblaient. (*Se tournant vers Frédéric.*) J'ai fini de prêcher. (*Il se rassied.*)

HANEZÔ, *tout rêveur.*—Il raisonne bien tout de même, ce vieux rebbe, il parle comme nos anciens.

FRÉDÉRIC.—Oui, il a de drôles d'idées, on croirait qu'il pense ce qu'il dit.

FRITZ, *se tournant vers Joseph.*—Et toi, Joseph, que penses-tu de cela?

JOSEPH.—Moi, Fritz, je pense que le rebbe a raison; il parle comme un brave homme.

FRITZ.—Alors pourquoi ne te maries-tu pas?

JOSEPH.—Eh! je suis marié depuis longtemps! (*Mouvement d'étonnement.*) Malheureusement ma femme n'aimait pas le violon, elle est partie un beau matin avec le trombonne. (*Grands éclats de rire. Ils se lèvent tous, excepté David, et descendent sur le devant de la scène.*)

FRITZ, *s'approchant de David.*—Ah! David, tu n'avais pas parlé de cela.... Ce n'est pas bien!... Décidément, je m'en tiens à mon idée; je suis garçon et je resterai garçon.

DAVID, *d'un air de dépit.*—Toi?

FRITZ.—Oui.... moi.... Fritz Kobus.

DAVID, *avec ironie.*—Tu en es bien sûr, n'est-ce pas?

FRITZ, *montrant le bouquet sur la table.*—Aussi sûr que ce joli bouquet m'a été apporté par Sûzel.

DAVID.—Vraiment!... (*Il se lève.*) Eh bien, écoute! Je n'ai jamais fait le prophète... C'était pourtant mon droit, en qualité de juif.... Mais aujourd'hui, je veux te prédire quelque chose.

FRITZ, *étonné.*—Quoi donc, rebbe?

DAVID.—Je te prédis que tu te marieras !...

FRITZ, *éclatant de rire.*—Ah ! ah ! ah ! Tu es pourtant un drôle de corps, David !... ah ! ah ! ah !...

DAVID, *levant les mains.*—Tu te marieras !...

FRÉDÉRIC.—Tais-toi, vieux, tu n'es qu'un faux prophète.

HANEZÔ, *gravement.*—C'est une farce !...

DAVID, *se tournant vers Frédéric et Hanezô,*—Je vous dis qu'il se mariera.... Est-ce clair ?...

FRITZ.—Je parierai bien que non, David. .

DAVID.—Ne parie pas... tu perdrais !...

FRITZ.—Eh bien, si ! Je te parie, voyons.... je te parie ma vigne des Olivettes.... tu sais.... ce petit clos qui donne de si bon vin blanc, le meilleur du pays, et que tu connais, rebbě, je te le parie....

DAVID.—Contre quoi ?

FRITZ.—Contre rien du tout.... Je suis trop sûr de gagner.

DAVID.—Eh bien, j'accepte !.., Ceux-ci sont témoin que j'accepte.

TOUS.—Oui.... Oui.... C'est entendu.

DAVID.—Voici ma main, Fritz.

FRITZ.—Voici la mienne, rebbe.

DAVID.—Je boirai de bon vin qui ne me coûtera rien ; et après moi mes garçons en boiront aussi, eh ! eh ! eh !

FRITZ, *lui posant la main sur l'épaule.*—Sois tranquille, David, ce vin-là ne vous montera jamais à la tête ! (*Se*

tournant vers les autres.) Et maintenent, qu'est-ce que que nous allons faire? Si nous allions à la brasserie boire des chopes.... Qu'en pensez-vous ?

HANEZÔ, *s'arrangeant les cheveux.*—C'est une idée ! (*Il tire son gilet.*)

FRÉDÉRIC.—Oui, après un dîner pareil, ii faut absolument boire des chopes !

HANEZÔ.—Nous avons bien vécu ; vive la joie !... (*Ils vont prendre leurs chapeaux.*)

FRITZ, *appelant.*—Catherine !... Catherine !... (*Catherine entre suivie de Lisbeth.*) C'est fini, vous pouvez desservir ; nous allons à la brasserie. (*Il prend le bras de Joseph. S'arrêtant bas à Catherine.*) Tu diras à Lisbeth d'emporter ce qui reste du dîner.... Il faut aussi que les pauvres se réjouissent de temps en temps... N'oublie pas !... (*Haut.*) En route, mes vieux !...

FRÉDÉRIC, *prenant le bras de Hanezô.*—Ça va bien !

HANEZÔ.—Ça va très bien ! (*Ils sortent bras dessus, bras dessous, riant et parlant tous ensemble.*)

DAVID, *sortant le dernier.*—Oui, oui.... Encore quelques chopes, et ça ira tout à fait bien ! (*Catherine et Lisbeth commencent à desservir. Le rideau baisse.*)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

LA FERME DES MÉSANGES.

A gauche, la ferme. Large toiture plate ; fenêtres carrées à petites vitres octogones ; vignes sur la façade. Escalier extérieur à balustrade en bois, montant au premier. Au bas de l'escalier, une pompe avec sa grande auge pour abreuver le bétail. A droite, le mur du jardin, couvert par les branches d'un cerisier et percé d'une porte en lattis au premier plan. Haie vive au fond ; derrière une prairie traversée par une rivière bordée de saules ; plus loin les montagnes couvertes de sapins. Des faux et des râteaux appuyés contre le mur de la ferme. A droite, au deuxième plan, une petite table ronde et des chaises de jardin. Petit banc au fond, du même côté, contre la haie. Le matin.

SCÈNE PREMIÈRE.

FAUCHEURS *et* FANEUSES, *puis* SUZEL.

(*Les faucheurs et les faneuses sortent de la ferme ; ils viennent de déjeuner et partent pour le travail.*)

UN FAUCHEUR.—Quel beau temps ! Il fera chaud dans la prairie, vers midi. (*Ils prennent leurs faux et leurs râteaux; les femmes mettent leurs grands chapeaux de paille.*)

UNE FANEUSE, *mettant son chapeau.*—Ah ! le beau soleil et le bon air doux ! comme tout sent bon ! Ça donne envie de chanter.

TOUS.—Oui.... oui.... chantons. (*Un faucheur entonne une chanson, en emmanchant sa faux : "Beau sol-*

dat qui viens de la guerre.'' Les autres suivent, hommes et femmes. Sûzel sort vivement de la ferme.)

SUZEL, *d'un air fâché.*—Voulez-vous bien vous taire ! Vous allez réveiller M. Kobus. Je vous avais pourtant dit de ne pas chanter. (*Les chants cessent.*)

UN FAUCHEUR.—Eh ! mademoiselle Sûzel, que voulez-vous ? En voyant ce beau soleil, on est comme les oiseaux, on chante.

SUZEL.—Vous chanterez dans la prairie ; vous avez bien le temps jusqu'à ce soir.

UN FAUCHEUR.—Ah ! dans la prairie, c'est autre chose ; quand on fauche sous le grand soleil, on ne pense plus à chanter. (*Une fenêtre s'ouvre au premier, sur la galerie extérieure ; Kobus paraît en manches de chemise, les cheveux ébouriffés.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, FRITZ.

SUZEL, *frappant dans ses mains.*—Eh ! j'en étais sûre ! Voyez-vous maintenant, vous avez réveillé M. Kobus ! (*Tous se retournent et regardent Kobus d'un air inquiet.*)

FRITZ, *de bonne humeur.*—Qu'est-ce que c'est donc, Sûzel ? Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as l'air fâché.

SUZEL.—On a beau leur recommander de ne pas chanter le matin, en quittant la ferme, c'est comme si on ne leur disait rien, ils chantent tout de même !.... Voilà.... maintenant ils vous ont réveillé !

FRITZ.—Ne te fâche pas, Sûzel, je ne dormais plu

SUZEL.—Oui, vous dites cela pour les excuser, parce que vous êtes trop bon.

FRITZ —Non, je t'assure que je ne dormais plus ; depuis une heure, j'écoutais les rossignols qui s'égosillent dans le jardin. (*Aux faucheurs et aux faneuses.*) Chantez tout à votre aise, ça ne me dérange pas, au contraire, j'aime entendre chanter des gens heureux.

TOUS.—Ah ! ah ! ah ! à la bonne heure !

UNE FANEUSE.—Vous voyez bien, mademoiselle Sûzel, que M. Fritz est content.... Allons, chantez avec nous.

TOUS.—Oui, oui....

SUZEL, *vivement.*—Je ne sais pas chanter.

UNE FANEUSE.—Ne l'écoutez pas, monsieur Kobus, elle chante très bien.

FRITZ.—Allons, Suzel, ne te fais pas prier, chante avec ces braves gens.

SUZEL, *embarrassée.*—Mais, monsieur Kobus, je vous assure....

FRITZ, *l'interrompant.*—Tu me feras plaisir, Sûzel.

SUZEL.—Eh bien, puisque vous le voulez absolument, je vais essayer, mais je suis un peu enrhumée. (*Aux faucheurs et aux faneuses.*) N'oubliez pas le refrain, vous autres.

TOUS.—Soyez tranquille, mademoiselle Sûzel. (*Ils font cercle autour de Sûzel.*)

SUZEL, *chantant.*

Beau soldat qui reviens de la guerre,
N'as-tu pas vu mon bon ami ?
— Ton bon ami dort sous la terre ;
Avec bien d'autres on l'a mis !

CHŒUR.

Il ne reviendra plus,
Il ne reviendra plus,
Il ne reviendra plus,
Il est sous terre.

FRITZ,—Mais tu chantes bien, Sûzel.... Je ne savais pas que tu chantais si bien.

SUZEL, *baissant les yeux.*—Oh ! monsieur Kobus !

En apprenant que l'ennemi
Avait tué son bon ami,
La pauvre enfant cria : Ma mère !
Et tout du long tomba par terre.

CHŒUR.

Ils ne se verront plus,
Ils ne se verront plus,
Ils ne se verront plus,
Ils sont sous terre.

UN FAUCHEUR.—Allons, au revoir, monsieur Kobus. Bonne journée !

TOUS.—Oui, oui, bonne journée, monsieur Kobus.

FRITZ.—Au revoir, mes amis, bon courage ! (*Ils sortent par le fond à droite, en saluant Fritz de leurs grands chapeaux. Sûzel les suit*)

SUZEL, *au fond, criant.*—N'oubliez pas de commencer par le pré des Mésanges. Vous entendez ?

PLUSIEURS, *se retournant au moment de disparaître.*—Oui, oui, mademoiselle Sûzel ! (*Reprise en chœur du second couplet. Le chant s'éteint peu à peu dans l'éloignement. Fritz, accoudé sur la balustrade, écoute tout rêveur. Sûzel aussi prête l'oreille.*)

SCÈNE III.

FRITZ, SUZEL.

FRITZ.—C'est pourtant beau, ces vieilles chansons. Oui, ça dit des choses profondes, dans un langage simple. (*A Sûzel.*) C'est drôle, Sûzel, dans le temps la musique me faisait toujours rire, ça me donnait envie de danser ; à présent, ça me rend tout mélancolique ; c'est probablement l'âge qui fait cela... je deviens vieux.

SUZEL.—Oh ! monsieur Kobus, à quoi pensez-vous? Vous n'êtes pas encore vieux du tout !

FRITZ.—Tu trouves, Sûzel? Eh ! Je ne suis plus de la première jeunesse, mais grâce à Dieu, je me porte bien, voilà le principal. (*Il sort sur la galerie, en mettant sa redingote et descend l'escalier.*) J'ai bien fait de venir passer quelques jours à la ferme des Mésanges, le bon air de la montagne me fait du bien.... C'est pourtant au vieux rebbe que je dois cela.

SUZEL, *étonnée.*—A monsieur David?

FRITZ, *riant.*—Oui, il ne s'en doute pas, mais c'est la vérité. (*D'un air confidentiel.*) Tu sauras, Sûzel, que le rebbe David et moi, nous avons fait un pari le jour de ma fête, le jour où tu m'as apporté ce joli bouquet de violettes.... Tu t'en souviens n'est-ce pas, Sûzel?

SUZEL.—Oui, monsieur Kobus.

FRITZ.—Le rebbe a parié que je me marierais, et moi, j'ai parié contre lui ma vigne des Olivettes, que je resterais garçon. Cette vigne donne un vin exquis, un petit vin rose et gai comme une matinée de printemps, tu penses si le rebbe a envie de la gagner ! Aussi, dès

le lendemain, il arrivait déjà me proposer une femme jeune, belle, riche et tout ce qui s'ensuit ; ça me faisait rire. Mais comme il revenait tous les jours à la charge avec une nouvelle, au bout d'une semaine je commençais à en avoir assez ; rien que de voir ce pauvre vieux remonter la rue, ça me rendait tout mélancolique. Je ne pouvais pourtant pas lui fermer la porte, un vieil ami de mon père, tu comprends !... Alors, je me suis rappelé tout à coup que je t'avais promis de venir à la ferme, et ma foi, un beau matin, sans prévenir personne, j'ai décampé. (*Il rit.*) C'est David qui doit être vexé !... Pendant qu'il court, qu'il se creuse la tête pour me trouver tous les jours de nouveaux partis, moi, je suis ici bien tranquille... je me promène, je vais à la pêche, sans parler de tes bons soins, Sûzel, car on peut le dire, tu as soin de moi.

SUZEL.—Oh ! monsieur Kobus, je fais ce que je peux, Vous savez, nous n'avons pas grand'chose à la maison, ce n'est pas comme à Clairefontaine, où mademoiselle Catherine trouve ce qu'elle veut sur le marché.

FRITZ, *s'asseyant sur le bord de l'auge.*—Bah ! bah ! tu t'y connais aussi bien que Catherine. tu me gâtes.... J'ai envie de rester ici. (*Il la regarde en riant.*)

SUZEL.—Vous dites cela pour rire, monsieur Kobus.

FRITZ.—Non, je parle sérieusement. Voyons, qu'est-ce que tu dirais, si je m'installais à la ferme.

SUZEL.—Oh ! le père et la mère seraient bien contents.

FRITZ, *la regardant.*—Et toi, Sûzel.

SUZEL.—Moi aussi, monsieur Kobus. (*Elle baisse les yeux et arrange son tablier.*)

FRITZ.—Oui.... Oui.... tu dis cela.... mais ça

t'ennuirait bien vite.... (*Elle secoue la tête sans rien dire.*) Je ne suis pas toujours de bonne humeur, va. Tiens, le premier jour, quand ce gueux de coq m'a réveillé le matin, si je l'avais tenu, je lui aurais tordu le cou ! Ce n'était pourtant pas sa faute, n'est-ce pas ? c'est dans sa nature de chanter, mais il m'empêchait de me rendormir ! Eh bien, vois un peu ce que c'est que l'habitude, à présent je ne l'entends même plus, je dors aussi bien et mieux qu'à Clairefontaine.

SUZEL.—Mais, monsieur Kobus, c'est qu'il ne chante plus.

FRITZ.—Comment ! tu l'as tué, Sûzel ! Un si beau coq !

SUZEL.—Oh ! non ! Il chantait le matin, comme tous les coqs, quand le petit jour se glisse dans la lucarne du poulailler... J'ai bouché la lucarne avec du foin... Vous comprenez, il croit toujours qu'il fait encore nuit Je ne lui ouvre que quand vous êtes levé.

FRITZ, *se levant.*—Ah ! ah ! ah ! la bonne farce ! C'est lui qui doit être étonné qnand il voit le soleil ! Ah ! ah ! ah ! pendant que le coq guette le jour, moi je dors comme un bienheureux.... (*Il rit.*)

SUZEL.—Justement, monsieur Kobus ; ça me fait penser que je ne lui ai pas encore ouvert.

FRITZ.—Eh bien ! va lui ouvrir, Sûzel ; dépêche-toi·

SUZEL.—Oui, monsieur Kobus, et je lèverai les œufs en même temps. Est ce que vous voulez manger des œufs frais, ce matin, à votre déjeuner ?

FRITZ.—Je veux bien, Sûzel ; oui, j'aime beaucoup les œufs frais, c'est une nourriture saine et délicate.

SUZEL.—Nous avons aussi des radis bien tendres,

avec du beurre tout frais que je battrai tout à l'heure si vous voulez.

FRITZ.—Volontiers, Sûzel, volontiers.

SUZEL.—Et puis des cerises.

FRITZ.—Des cerises ! Est-ce qu'elles sont déjà mûres ?

SUZEL, *montrant le cerisier à droite.*—Oui !. .. Regardez là, sur le petit cerisier.

FRITZ.—Mais elles sont encore toutes blanches.

SUZEL.—Oh ! ça n'y fait rien, elles sont bonnes tout de même, allez ! Ces cerises-là, voyez-vous, monsieur Kobus, ne deviennent jamais rouges. C'est une espèce rare. Le père a planté cet arbre le jour de ma naissance.... Vous savez, c'est l'habitude dans notre religion.

FRITZ.—Oui, une bonne habitude. Eh bien, si tu veux en cueillir, Sûzel, nous allons voir.

SUZEL.—J'y vais tout de suite, monsieur Kobus. (*Elle sort toute joyeuse par la porte du jardin.*)

FRITZ.—Cette petite m'étonne, elle devine tout ce qui peut me faire plaisir.... Ce matin, en écoutant les rossignols, je me disais : Je mangerais bien des œufs à la coque, avec des radis et du beurre frais battu. Et voilà qu'elle a la même idée ; sans parler des cerises, que tous les Kobus aiment de père en fils ... C'est une enfant remplie de bon sens. (*Sûzel paraît au haut de l'échelle, de l'autre côté du mur, son tablier relevé en poche.*)

SUZEL.—Est-ce que vous voulez les goûter, monsieur Kobus ?

FRITZ.—Volontiers, Sûzel ; jette-m'en quelques-unes.

SUZEL.—Attendez que j'attrappe ce gros bouquet, là-bas. (*Elle allonge le bras, pour saisir le bout d'une branche qui dépasse le mur.*)

FRITZ, *s'approchant vivement.*—Est-ce que ton échelle tient ferme ?

SUZEL.—Oui. .. oui.... Ah ! le voilà.... Regardez le beau bouquet ! Maintenant, tendez vos mains. (*Elle jette le bouquet.*) C'est cela.... (*Elle s'accoude sur le mur et regarde Fritz qui mange gravement. Silence.*) Eh bien ?...

FRITZ.—Délicieuses !

SUZEL.—N'est-ce pas ?

FRITZ.—Délicieuses ! Je n'en ai jamais mangé d'aussi bonnes. (*Il s'assied sur le banc au fond, à droite.*) Comme c'est frais à la bouche, ces cerises qui viennent de l'arbre ; c'est encore plein de rosée, ça conserve tout son goût naturel, toute sa force et toute sa vie. (*Silence. Il mange.*) Dis donc, Sûzel, n'est-ce pas sur ce cerisier que le rossignol chante tous les malins ?

SUZEL —Oui, monsieur Kobus.

FRITZ.—Ah ! le gueux ! Il s'en donne, il s'en donne ! Celui-là peut se vanter de me faire jolîment plaisir ; il chante encore mieux que le violon de Joseph. Hein ! Sûzel, si on pouvait comprendre ce qu'il dit ?

SUZEL.—C'est bien facile.

FRITZ.—Facile ?

SUZEL.—Eh ! oui .. Il dit qu'il est content de vivre, qu'il fait beau soleil, que l'air est doux. la terre toute verte et les haies couvertes de fleurs. Il dit qu'il a son nid là-bas, dans un buisson bien touffu, un nid bien

chaud où ses petits reposent après avoir reçu la becquée, pendant qu'il leur chante un air pour les réjouir.

FRITZ, *riant.*—Ah ! ah ! ah ! comme tu arranges cela, Sûzel, tu me fais du bon sens. On dirait que c'est la vérité.

SUZEL.—N'est-ce pas tout naturel ? Qu'est qu'il pourrait bien dire autre chose ?

FRITZ, *se levant.*—Ah ! voilà ! (*Il la regarde en ouvrant de grands yeux ; tous deux se mettent à rire. Se levant.*) Il faudra demander ça au vieux rebbe David, peut-être qu'il pourra nous le dire ! Moi, j'aime mieux manger des cerises ; jette-m'en encore une bonne poignée, Sûzel.

SUZEL.—Mais, monsieur Kobus, vous n'aurez plus faim pour déjeuner.

FRITZ.—Au contraire, ça m'ouvre l'appétit ; jette toujours, Sûzel, va.... (*Christel paraît au fond, à droite.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CHRISTEL.

CHRISTEL, *levant son chapeau.*—Bonjour, monsieur Kobus ; comment ça va-t-il, ce matin ?

FRITZ.—Tîens, c'est vous, père Christel ! Mais ça va très bien, Dieu merci ; vous le voyez, Sûzel me cueille des cerises de son cerisier.

CHRISTEL.—Est-ce qu'elles sont déjà bonnes ?

FRITZ.—Très bonnes !

CHRISTEL.—Il faut choisir les plus mûres, Sûzel.

SUZEL.—Oui, mon père.

CHRISTEL.—Vous n'avez pas encore déjeuné, monsieur Kobus ?

FRITZ.—Non, père Christel, nous déjeunerons ensemble.

CHRISTEL.—Avec plaisir, monsieur Kobus, avec plaisir.

SUZEL.—Voilà ! mon panier est plein ; maintenant je vais battre le beurre, pour manger avec les radis.

CHRISTEL.—Oui, va, mon enfant, dépêche-toi, monsieur Kobus doit avoir faim. (*Sûzel descend l'échelle et disparaît derrière le mur.*)

SCÈNE V.

FRITZ, CHRISTEL.

FRITZ. —Vous êtes sorti de bonne heure, ce matin, père Christel ?

CHRISTEL.—A trois heures, monsieur Kobus. J'arrive de Clairefontaine, pour voir après les grilles du réservoir.

FRITZ, *s'asseyant à droite.*—Ah ! très bien, très bien. Une fois les grilles mises en place, nous sèmerons là dedans du poisson, comme on sème des choux, des raves et des carottes dans son jardin, et on n'aura plus qu'à jeter le filet pour en prendre ce qu'on voudra.

CHRISTEL.—Justement, monsieur Kobus ; ce sera plus commode. Vous n'aurez qu'à nous écrire ce que vous

voulez, et toutes les semaines Sûzel vous le portera à Clairefontaine, avec le beurre, les œufs et le reste. (*En ce moment Sûzel traverse le fond de la scène, son tablier plein de cerises. Kobus la suit du regard. Elle disparaît à gauche.*)

FRITZ, *se levant.*—Savez-vous, Christel, que Sûzel est une enfant extraordinaire ? je ne parle pas seulement de l'idée du réservoir, mais chaque jour, je lui découvre de nouvelles qualités.

CHRISTEL.—Oui, monsieur Kobus, c'est une brave enfant, obéissante et laborieuse, qui nous donne de la satisfaction. (*On entend au fond, à droite, le clic-clac d'un fouet et le roulement d'une voiture.*) Tiens, qu'est-ce qui nous arrive à cette heure ? (*Il remonte.*) C'est un char à bancs. Eh ! c'est M. le percepteur Hanezô, M. l'arpenteur Frédéric et M. le rabbin David Sichel. (*Frédéric, Hanezô, puis David paraissent au fond. Frédéric porte un gros paquet. Hanezô a son fouet à la main.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, HANEZO, DAVID.

FRITZ.—Eh ! tous les vieux amis ! (*Il court au-devant d'eux.*) Bonjour, Frédéric ; bonjour, Hanezô, et toi aussi, mon vieux David. Soyez tous les bienvenus. Voilà ce que j'appelle une bonne idée !... Ah ! ah ! ah ! nous allons nous réjouir. (*Il leur donne de solides poignées de main.*)

CHRISTEL, *à Hanezô.*—Est-ce qu'il faut dételer votre cheval, monsieur le percepteur ?

HANEZÔ.—Oui, père Christel, oui ; vous lui donnerez

un picotin, et après ça vous le ferez boire, car il fait chaud... poûh !

CHRISTEL—J'y vais tout de suite, monsieur le percepteur.

HANEZÔ.—Bon ! (*Christel sort par le fond, à droite.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, *moins* CHRISTEL.

FRITZ, *montrant le paquet de Frédéric.*—Qu'est-ce que tu as là-dedans, Frédéric ?

FRÉDÉRIC, *lui donnant le paquet.*—C'est du linge que ta vieille Catherine m'a donné pour toi.

FRITZ.—Du linge ?

FRÉDÉRIC.—Oui, tu dois en avoir besoin ! Tu es parti avec deux chemises, en disant que tu reviendrais le lendemain, et voilà près de trois semaines que tu es à la ferme.

FRITZ.—Trois semaines ?... Tu veux rire, Frédéric ?

HANEZÔ.—Mais non, Kobus, il y aura trois semaines demain que nous avons fait notre dernière partie et bu notre dernière chope ensemble à la brasserie de l'*Homme sauvage.*

FRITZ.—Tiens, tiens, comme le temps passe !

DAVID, *à part, prenant une prise et le regardant.*—Il paraît qu'il ne s'ennuie pas à la ferme. Est-ce que j'aurais réussi cette fois ? (*Haut.*) Alors tu n'as pas trouvé le temps long, Kobus ?

FRITZ.—Ma foi non, je me plais très bien ici. C'est étonnant, je ne l'aurais jamais cru ! Que voulez-vous? Il fait si beau, les oiseaux chantent si bien, et Sûzel me fait de si bons petits plats !

DAVID.—Qu'est-ce que je vous disais ? On le soigne ! On le soigne !... La goumandise !... Il n'y a que cela qui puisse lui faire oublier ses vieux amis !

HANEZÔ,—Le fait est, Fritz, que tu es gras comme un moine.

FRÉDÉRIC.—Si cela continue, on ne verra bientôt plus tes yeux.

FRITZ.—C'est pourtant vrai !... Je vis ici comme un coq en pâte.

DAVID, *levant le doigt.*—Il l'avoue ! Il l'avoue ! (*Ils se mettent tous à rire.*)

FRITZ, *se caressant le menton.*—Oui, je l'avoue ! (*D'un ton grave.*) Mais ne crois pas, David, que cette bonne vie tranquille de la ferme me fasse oublier les vieux amis ; je suis incapable d'une chose pareille ; au contraire, j'ai pensé souvent à toi. Je me disais : Tout serait bien, si je pouvais causer une heure ou deux chaque jour avec David Sichel !... Le rebbe me manque !.... Oui, tout serait très bien, si je pouvais prendre tous les matins un verre de kirsch avec ce cher ami, pendant qu'il me décrirait les beautés et les vertus de la trentième... Car il doit y en avoir une trentième, n'est-ce pas, David ? Tu dois être pressé de gagner ma vigne ! (*Hanezô et Frédéric éclatent tout à coup de rire, et Kobus, qui jusqu'alors avait tenu son sérieux, se met aussi de la partie. David, les mains croisées sur le dos, le chapeau sur la nuque et le nez en l'air, reste impassible.*)

DAVID, *d'un ton grave, après un instant de silence.*—Kobus, tes plaisanteries sur le mariage me rappellent une vieille histoire...

FRITZ, *tout réjoui.*—Quelle histoire, David? C'est bien sûr quelque chose du temps de Josué.

HANEZÔ.—Oui, raconte-nous ton histoire, rebbe, ne te fais pas prier....

FRÉDÉRIC.—Ça doit être réjouissant.

DAVID.—Eh ! pas si réjouissant que tu le penses.... mais chacun peut en faire son profit ! (*Il descend lentement la scène, suivi de Kobus, de Frédéric et de Hanezô. qui se font des signes.*) Dans le temps, disait cette histoire, il y a de cela des centaines d'années, vivait un peuple bon et brave, mais léger, aimant trop le plaisir, et l'esprit tourné à la moquerie. Il habitait un pays comblé de toutes les bénédictions du ciel. Or, ce peuple étant devenu riche, il voulut jouir de sa richesse et s'adonna au plaisir. Les plaisirs ont cela de particulier qu'ils coûtent cher et ne rapportent rien ; c'est le contraire du travail ! D'un autre côté, quand on s'amuse, on oublie vite les devoirs... Bref, la contagion s'étendit partout. (*Silence.*) Quelques hommes de cœur, voyant ces choses, essayèrent de faire appel à la raison, au sentiment, au patriotisme. On ne les écouta point. Que venaient faire ces prophètes de malheur au milieu d'une si joyeuse existence ? Et comme ce peuple avait beaucoup d'esprit, il tourna même ces braves gens en ridicule ; il en fit des gorges chaudes ; ce fut comme une nouvelle réjouissance ajoutée à toutes les autres. (*Il regarde Kobus, Hanezô et Frédéric, en prenant une prise.*)

FRITZ, *à part.*—Où donc veut-il en venir?

DAVID.—Tout allait très bien. . .

FRÉDÉRIC, *l'interrompant.*—Parbleu !

DAVID.—Tu trouves, n'est-ce pas ?

FRÉDÉRIC.—C'est clair... on s'amusait !...

DAVID.—Oui... on s'amusait... Malheureusement, à côté de ce peuple, et séparés de lui seulement par une grande rivière, vivaient sur une terre ingrate une race d'hommes roux, pourvu de larges mâchoires et d'un appétit formidable. C'étaient des barbares, vivant de chasse et de vol. Mais pour être juste, il faut dire aussi que ces hommes roux avaient une grande vertu ; ils respectaient la famille. Naturellement ils regardaient d'un œil d'envie du côté de leurs riches voisins. Finalement ils se comptèrent et se dirent : "Nous sommes plus nombreux que les autres... si nous passions la grande rivière... quel butin nous ferions là-bas !" Aussitôt dit, aussitôt fait. Mais ces barbares allaient à la bataille comme des troupeaux, et les autres avaient à leur tête de vieux tacticiens versés dans l'art de la guerre : ils furent taillés en pièces ! Cela ne les empêcha pas de revenir ; battus de nouveau, ils revinrent et furent encore repoussés. Cela dura longtemps de la sorte. Mais comme les hommes roux revenaient toujours plus nombreux après chaque défaite, et que les autres ne pouvaient pas réparer leurs pertes et voyaient leurs défenseurs diminuer après chaque victoire, il arriva que le peuple qui s'amusait si bien et qui avait tant d'esprit, finit par être écrasé sous le nombre. Les barbares le réduisirent en servitude ; ils se partagèrent son pays, qui perdit jusqu'à son nom ; au lieu de s'appeler la Gaule, il s'appela la France, le pays des Francs. (*Se tournant vers Fritz.*) Je crois que de pareilles histoires

méritent qu'on y réfléchisse.... D'autant plus que les hommes roux aujourd'hui sont les mêmes au fond que ceux d'il y a quatorze siècles ; ils ont toujours bon appétit,—vous les avez vus à l'œuvre !

FRITZ, *l'interrompant.*—Tiens, tais-toi ! ... avec tes histoires.... Je serais capable de me marier tout de suite.

DAVID, *levant les bras.*—Eh ! marie-toi donc... tu ne feras que ton devoir.

FRÉDÉRIC, *à Hanezô.*—Ce vieux dérange toutes mes idées... On devrait lui défendre de parler. (*Christel paraît au fond.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CHRISTEL,

CHRISTEL.—Monsieur Kobus, excusez-moi, mais....

FRITZ.—Qu'est-ce qu'il y a, père Christel ?

CHRISTEL.—Je voudrais savoir si ces messieurs déjeuneront à la maison.

FRITZ.—Ça va sans dire.

HANEZÔ *et* FRÉDÉRIC.—Non, Fritz, non !

FRITZ.—Comment?...

HANEZÔ.—C'est impossible ! Il faut que je sois à Neuville pour la perception. Nous sommes venus te serrer la main en passant, et aussi un peu par curiosité, pour voir ton réservoir, dont tout le monde parle à Clairefontaine.

FRITZ.—Mais toi, David ?

DAVID.—Oh ! moi, je reste. Il faut que je te parle... je suis chargé de t'inviter à la noce. Le père Moïse marie sa fille d'aujourd'hui en quinze, et comme c'est toi...

FRITZ.—Chut !

DAVID.—Tu ne peux pas refuser, Kobus.

FRITZ.—Soit ....j'accepte !....Mais à une condition, c'est que tu resteras avec moi jusqu'à demain.

DAVID.—Eh ! volontiers... volontiers.

FRITZ.—A la bonne heure ! Eh bien, David, puisque tu restes, je veux te récompenser. (*Se tournant vers les autres.*) Je veux lui faire manger quelque chose de rare.... (*Appelant.*) Sûzel ! Sûzel ! (*La porte de la ferme s'ouvre.—Sûzel paraît sur le seuil, les manches retroussées, le grand tablier à bavette serré à la taille.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, SUZEL.

SUZEL.—Vous m'avez appelée, monsieur Kobus ?

FRITZ.—Oui, Sûzel ; arrive un peu. (*Elle s'approche toute gaie.*)

DAVID.—Voilà une bonne petite ménagère. (*A part.*) Eh ! eh ! je comprends qu'il ne s'ennuie pas à la ferme !

FRITZ.—Écoute, Sûzel, il faut que je te fasse un compliment devant tout le monde... Tu m'as servi hier des beignets tellement bons... tellement bons....

SUZEL.—Oh ! monsieur Kobus !...

FRITZ.—Voyons, ne rougis pas... c'est la vérité....

CHRISTEL.—Monsieur Kobus, avec votre permission, vous faites trop d'éloges à cette petite, vous la rendrez orgueilleuse d'elle-même.

FRITZ.—Non, père Christel, je lui rends justice et rien de plus. Ces beignets méritaient de figurer sur la table d'un monarque ! (*Christel fait un geste d'étonnement. A Sûzel.*) Eh bien, Sûzel, voici le rebbe David qui va déjeuner avec moi (*Sûzel s'incline en souriant*) ; il me fait le plaisir d'accepter à déjeuner. Est ce que tu ne pourrais pas nous préparer un plat de beignets comme celui d'hier ?

SUZEL.—Oui, monsieur Kobus, c'est bien facile.

FRITZ.—Un instant, Sûzel, un instant, ce n'est pas aussi facile que tu le penses ! La mère David est une fameuse cuisinière.... Elle a gâté le rebbe... C'est un fin connaisseur en pâtisserie... un vieux friand.

DAVID.—Mais, Kobus, Kobus, vas-tu maintenant me faire passer pour un gourmand de ton espèce ? Sans doute j'aime mieux un bon morceau sur mon assiette qu'une queue de hareng...

FRÉDÉRIC.—Tu le reconnais à la fin !

DAVID.—Eh oi ! Mais je ne pense pas à ces choses d'avance, ma femme s'en occupe pour moi.

FRITZ.—Ta ! ta ! ta ! Quand les beignets arriveront sur la table, avec une bouteille de vieux beaujolais.... Nous verrons la mine que tu feras.

DAVID.—Eh ! mon Dieu, je suis un homme comme tous les autres.... Quand les beignets arriveront, ils seront les bienvenus.

HANEZÔ.—Et le beaujolais aussi ?

DAVID.—Naturellement. (*Ils rient tous.*)

FRITZ, *à Sûzel.*—Enfin, te voilà préveuue, Sûzel. Tâche de te distinguer ! Pouvu que les beignets soient aussi bons que ceux d'hier, tout sera bien.

SUZEL.—Oh ! monsieur Kobus, ils seront meilleurs ! (*Elle fait une révérence et rentre dans la ferme en courant. Christel prend le paquet apporté par Frédéric et se dirige vers l'escalier.*)

DAVID, *à part, prenant une prise.*—Eh ! eh !

SCÈNE X.

LES MÊMES, *moins* CHRISTEL *et* SUZEL.

FRÉDÉRIC.—Cette petite Sûzel est donc vraiment une bonne cuisinière, Fritz ?

FRITZ.—Admirable !

HANEZÔ.—C'est étonnant !;.. Elle n'est jamais sortie de la ferme ; et la mère Ursule....

FRITZ.—La mère Ursule est une brave femme, mais bornée (*Apercevant Christel qui monte l'escalier ; bas*),—bornée.

DAVID.—Qui donc a pu apprendre toutes ces choses à Sûzel ?

FRITZ.—Eh ! voilà ce que je me demande depuis quinze jours. Mais cette petite est une enfant extraordinaire, elle devine ...

HANEZÔ.—Elle devine ?

FRITZ.—Positivement !... Elle est remplie d'intelligence et même de malice ! Vous croyez peut-être que le père Christel et la mère Ursule dirigent la ferme ? Pas du tout, c'est Sûzel ! Oui, Sûzel ! avec sa petite voix, en frappant dans ses petites mains, elle fait galoper tous les autres....

DAVID, *à part.*—Je m'en doutais !....

HANEZÔ.—Tu la flattes peut-être un peu, Fritz ?

FRÉDÉRIC.—Parbleu ! elle a soin de lui .. elle lui fait des friandises.

FRITZ.—Non, Hanezô, je dis ce qui est... (*Montrant un pan de sa redingote.*) Tenez, regardez ! (*Ils regardent tous les trois.*)

FRÉDÉRIC.—Quoi ?

DAVID.—Qu'est-ce que c'est, Kobus ?

FRITZ.—Vous ne voyez rien, n'est-ce pas ?

TGUS.—Non.

FRITZ.—J'en étais sûr ! Eh bien, l'autre jour, en traversant un buisson d'églantiers, j'ai fait un accroc terrible à cette redingote.... Regardez si vous voyez la couture.... Allons, rebbe, mets tes lunettes.

DAVID.—Attends un peu. (*Il met ses besicles.*) Je ne vois rien, Kobus.

HANEZÔ.—Ni moi non plus.

FRITZ.—Et toi, Frédéric ?

FRÉDÉRIC.—Moi, je ne vois rien du tout.

FRITZ, *joyeux.*—Eh ! ce n'est pas étonnant.... C'est Sûzel qui a raccommodé cela.... Si je n'avais pas vu l'accroc moi-même, je ne voudrais pas le croire.

DAVID.—C'est une fée !

FRÉDÉRIC.—Oui, c'est bien raccommodé, on ne peut pas dire le contraire, mais la couture.... la couture ?...

FRITZ.—Elle est la même pour tout le reste ! Vous verrez cela tout à l'heure en visitant mon réservoir.

FRÉDÉRIC.—Comment ?

FRITS.—C'est elle qui m'en a donné l'idée.

DAVID.—Sûzel ?

FRITZ.—Oui, moi je n'y pensais pas. Je restais des heures au bord de la rivière avec ma ligne, pour attraper une demi-douzaine de truites. Je rôtissais ! Eh bien! un soir que je rentrais à la ferme avec ma pauvre petite pêche, Sûzel me dit : " Monsieur Kobus, vous vous donnez bien du mal inutilement.—Comment cela, Sûzel? —Mon Dieu, oui, si vous faisiez creuser un réservoir dans le coude de la rivière, avec une grille en haut et une autre en bas, pour laisser passer l'eau et empêcher le poisson de sortir, nous pourrions y mettre des truites en quantité ; elles vivraient là et multiplieraient, et quand vous voudriez en manger, au lieu de recevoir des coups de soleil et de revenir les mains gonflées par les piqûres des cousins, vous n'auriez qu'à jeter le filet pour en prendre des centaines à la fois. "

FRÉDÉRIC.—Ah ! ça, c'est autre chose ; ça !.... c'est une idée sublime !

HONEZÔ.—Oui, c'est une bonne idée.

FRÉDÉRIC.—Eh bien, allons voir tout de suite ce beau travail ; je suis curieux.... (*à David*) Allons, rebbe arrive ! (*Ils se disposent à sortir.*)

DAVID.—Eh ! je suis un peu fatigué.

FRÉDÉRIC.—Fatigué ! Tu es venu en voiture comme nous.

DAVID.—Sans doute, sans doute ! Mais j'ai de vieilles jambes, moi, je ne suis plus dans la force de l'âge comme vous autres ! (*à Kobus.*) Si ça ne te faisait rien, Fritz j'irai visiter ton réservoir après déjeuner. J'ai bien le temps, puisque je reste à la ferme.... (*s'asseyant*) Aïe!

FRITZ, *lui frappant sur l'épaule.*—Allons, soit, repose-toi. (*Il prend le bras de Hanezô et de Frédéric et tous trois se dirigent vers le fond.*) Ce pauvre rebbe se fait vieux.

FRÉDÉRIC.—Bah ! tant que l'appétit vous reste.

HANEZÔ.—C'est le principal. (*Ils sortent par la droite.*

SCÈNE XI.

DAVID, *seul.* (*Il se lève. remonte lentement vers le fond et regarde les autres s'éloigner, puis il prend une prise. Redescendant la scène.*)

Il l'aime !.... sans s'en douter, naturellement, mais il l'aime ! Quand un garçon trouve tant de qualités à une jeune fille, la chose est claire comme le jour. Décidément, j'ai bien fait de le tracasser avec mes propositions de mariage, pour le forcer à déguerpir.... de se sauver à la ferme. En revoyant Sûzel grandie et embellie le jour de la fête de Kobus, je m'étais dit tout de suite que cette bonne petite fille, douce, naturelle, intelligente, ferait plus d'impression sur l'esprit de ce gros épicurien, que toutes les demoiselles de Clairefontaine, avec leurs robes à queue. On tombe toujours du côté où l'on pen-

chait ; les uns se laissent prendre par de grands traits, une belle prestance ; d'autres par une riche chevelure ; d'autres par une jolie bouche, qui sourit volontiers pour montrer de jolies dents : Fritz, lui, en sa qualité de gourmand, s'est laissé prendre par les petits plats . . (*Il rit,*) Voilà ! . . . bon gré, mal gré, il faut que tout le monde y passe. Eh ! c'est l'Eternel qui a fait ces choses. On ne peut résister à l'amour. . . . Salomon lui-même l'a dit dans le Cantique des Cantiques : " Ma bien-aimée est belle comme la voûte des étoiles, agréable comme Jérusalem, redoutable comme les armées qui marchent enseignes déployées!" Qu'est-ce que cela signifie ? sinon que rien n'est plus beau, plus doux et plus invincible que l'amour ! Oui, il l'aime !. . . . je le tiens ! (*Se frottant les mains.*) Eh! eh! eh! (*Il se promène; s'arrêtant tout à coup.*) Reste à savoir maintenant si Sûzel aussi s'est laissé attendrir. . . si son bon petit cœur commence à gazouiller. (*Sûzel paraît sur le seuil de la porte, une cruche à la main.*) La voici ! (*Il s'assied à droite.*)

SCÉNE XII.

DAVID, SUZEL.

SUZEL.—Tiens !. . . . vous êtes encore là, monsieur David ?

DAVID.—Oui, Sûzel. . . . oui.

SUZEL.—Je croyais que vous étiez allé visiter le réservoir avec ces messieurs.

DAVID.—Non, je suis un peu fatigué !. . . . Quand on est vieux, tu sais, Sûzel ? . . . .

SUZEL.—Oui, monsieur David, vous avez raison, reposez-vous.. (*Elle met sa cruche sous le goulot et pompe.*)

DAVID, *à part.*—Elle est jolie, cette petite. (*Haut.*) Voilà de belle eau, Sûzel.

SUZEL.—N'est-ce pas, monsieur David ?

DAVID.—Rien que de la voir, cela me donne soif.

SUZEL.— Ah ! monsieur David, il ne faut pas vous gêner ; si vous voulez boire, j'irai vous chercher un verre.

DAVID.—Bah! C'est inutile, je boirai bien à la cruche ; si tu veux, Sûzel.

SUZEL, *souriant.*—Je veux bien, monsieur David. (*David s'approche, elle lève sa cruche, il boit, la barbiche en l'air et les mains croisées sur le dos.*)

DAVID.—Oh ! la bonne eau !

SUZEL.—Ça rafraîchit, n'est-ce pas ?

DAVID.—Oui ! Je n'en ai jamais bu d'aussi bonne ; c'est meilleur que le meilleur vin !

SUZEL.—Est-ce que vous en voulez encore, monsieur David ?

DAVID.—Tout à l'heure, Sûzel, laisse-moi respirer un peu.... J'ai bu trop vite....

SUZEL.—J'ai peut-être trop levé la cruche....

DAVID.—Non, non, c'est moi ... j'ai bu trop vite... J'ai fait le gourmand ! (*Il rit.*)

SUZEL.—Ah! voilà !

DAVID.—Oui ! .. (*Ils rient tous les deux. — Sûzel va remettre sa cruche sous le goulot. — A part.*) Elle est

vraiment charmante. (*S'asseyant au bord de l'auge.*) Je parie que tu ne devinerais jamais à quoi je pense.

SUZEL, *pompant.*— C'est bien possible, monsieur David, je ne sais pas deviner.

DAVID.—Eh bien, en te voyant près de ce vieux puits, avec tes grands yeux et ta cruche remplie de cette belle eau claire, je trouve que tu ressembles à Rébecca.... Tu sais ...Rébecca....lorsqu'elle offre à boire au vieil Éliézer.

SUZEL, *confuse.*—Vous voulez rire de moi bien sûr, monsieur David.

DAVID.—Non. Donne-moi encore une gorgée de cette bonne eau, Sûzel. (*Il boit.*) Ah !.... (*Il s'essuie la barbiche.*) Tu connais l'histoire d'Éliézer, Sûzel ?

SUZEL, *déposant sa cruche sur la margelle du puits.* — Oh ! oui, monsieur David. Nous lisons la sainte Bible tous les soirs, à la maison ; c'est moi qui lis, le père, la mère et les domestiques écoutent.

DAVID.—Eh bien, dis-là voir un peu.

SUZEL.—Mais, monsieur David, mon déjeuner est sur le feu !

DAVID.—Bah! bah! nous avons bien le temps de déjeuner et puis la mère Ursule, est là. .. Dis voir.... (*Souriant.*) si tu la sais bien.

SUZEL, (*embarrassée*).—Mon Dieu! monsieur David...

DAVID.—Allons, allons, un peu de courage.

SUZEL, *les mains croisées sur sa cruche, au bord de la margelle.*)—Abraham était avancé en âge et l'Éternel l'avait béni en tout. Il dit à son plus vieux serviteur, celui qui gouvernait tout ce qu'il possédait : " Va dans

mon pays, dans le lieu de ma naissance et choisis une femme pour mon fils Isaac, je ne veux pas des filles du peuple de Chanaan ; l'Éternel te conduira !" Alors Éliézer prit dix chameaux chargés de présents et alla à Aram-Naharaïm, en Mésopotamie, vers la ville de Nachôr. Il s'arrêta le soir, près d'un puits où les femmes de la ville allaient puiser de l'eau, et dit : "O ! Éternel ! Dieu de mon maître Abraham, protège ton serviteur Éliézer ; fais que la jeune fille à laquelle je dirai : "Laisse moi boire un peu d'eau à ta "cruche" et qui me répondra : "Bois", soit la femme que tu as destinée à mon jeune maître Isaac. (*David balance la tête, comme pour dire : C'est cela, c'est bien cela!*) A peine avait-il fini de parler, que Rébecca, fille de Bathuel, fils de Nachor, frère d'Abraham, s'approcha, sa cruche sur son épaule. La jeune fille, qui était très belle, descendit à la source et remplit sa cruche. Le serviteur courut au devant d'elle et lui dit : "Laisse-moi, je te prie, boire un peu d'eau à ta cruche." Elle dit : "Bois mon seigneur." Et, baissant sa cruche sur sa main, elle le fit boire.

DAVID, *ému.*—Ç'est bien cela. (*A part.*) Cette enfant mérite tous les bonheurs ! (*Il se lève. Haut.*) Eh bien, Sûzel, toi qui viens aussi de me donner à boire de cette bonne eau, si je te disais comme le vieil Éliézer à Rébecca : "Je suis envoyé vers toi... L'Eternel a béni abondamment mon maître, qui est devenu grand ; il lui a donné des brebis et des bœufs, de l'argent et de l'or, des serviteurs et des servantes ? Qu'est-ce que tu répondrais? (*Súzel baisse la tête sans répondre.*) Allons, voyons, parle franchement.

SUZEL, *sans lever la tête.*—Je ne sais pas, monsieur David ; je n'ai jamais pensé à cela.

DAVID.—Jamais, Sûzel? (*Elle agite la tête sans répondre, en tournant sa main dans l'auge. — Silence.*)

DAVID, *se rapprochant.*—Est ce que ton père répondrait comme Bathuel : "La chose vient de l'Éternel.... Voici Rébecca, prends la et pars ! Qu'elle soit la femme de ton maître, puisque l'Éternel le veut!" (*Sûzel tousse. — S'approchant tout près d'elle.*) Et toi, Sûzel, est-ce que tu dirais comme Rébecca, se couvrant la figure en voyant arriver Isaac. (*Il montre le fond.*) "Quel est cet homme là-bas, qui vient au-devant de nous dans les champs...." (*Sûzel se retourne et regarde toute émue.— Silence.*)

FRITZ, *à la cantonade.*—Une autre fois, Hanezô, une autre fois.

SUZEL, *se couvrant la figure des deux mains.*— Ah ! mon Dieu.... Ah ! mon Dieu ! (*Silence*) Et mes beignets ! (*Elle prend sa cruche et rentre dans la ferme en courant.*)

DAVID, *à part.*—Nous les marierons ! (*Il se frotte les mains en descendant la scène. Fritz paraît au fond à droite.*)

SCÈNE XIII.

DAVID, FRITZ.

FRITZ, *entrant.*—Poûh ! quelle chaleur!... Ah! les pauvres diables qui fauchent là-bas dans la prairie, en voient de dures ! (*S'essuyant le front avec son mouchoir.*) Eh bien ! rebbe, tu t'es reposé ? (*Il s'assied à droite.*)

DAVID.—Oui, ça va mieux.... ça va mieux.... les jambes sont moins raides

FRITZ.—Tu as dû t'ennuyer, tout seul ?

DAVID.—Non, j'ai causé avec Sûzel,

FRITZ.—Ah! (*David lui offre une prise.*) Merci, rebbbe merci, tu sais que je n'en prends pas.

DAVID.—C'est juste ! J'oublie toujours. (*Prenant sa prise.*) Sais-tu Fritz, que cette petite Sûzel m'a étonné!

FRITZ.—Eh! je te le disais bien! Tu ne voulais pas me croire....

DAVID.—Elle est remplie d'esprit !.... Il faudrait aller bien loin pour trouver sa pareille.

FRITZ.—On ne la trouverait pas, rebbe, on ne la trouverait pas.

DAVID, *s'asseyant à côté de Fritz.* — C'est bien possible.... Aussi, il m'est venu une idée.... Si je la mariais ?

FRITZ.—Sûzel ?

DAVID, *abaissant la tête.*—Oui....

FRITZ.—Allons donc!

DAVID, *à part.*—Eh! eh! (*Haut.*) Et pourquoi pas ?

FRITZ, *se retournant.*—Une enfant! Une véritable enfant.

DAVID.—Sûzel n'est plus une enfant. Elle a dix-sept ans passés. Elle va sur dix-huit ans.

FRITZ, *levant les épaules.*—Allons donc! Allons donc! (*Il veut se lever, David le retient.*)

DAVID.—Il n'y a pas d'"allons donc!" J'en ai marié de plus jeunes.

FRITZ.—Elle ne consentira pas.

DAVID.—Elle consentira! Quand je lui proposerai un beau jeune homme, rangé, laborieux, je suis sûr qu'elle dira oui ! *(Mouvement de Fritz.)* Mais c'est dans ton intérêt, Kobus... Christel se fait vieux...

FRITZ, *l'interrompant.*—Christel est plus solide que moi, il peut encore aller vingt ans.

DAVID.—Bah ! bah ! Il a passé la cinquantaine.... C'est un dur métier que celui de laboureur et qui use vite son homme.

FRITZ.—Le père Christel a l'habitude de commander dans sa maison, d'être le maître.... Il ne voudra jamais d'un gendre qui le contrarierait, qui voudrait faire à sa tête, comme tous les jeunes gens, qui se croient plus malins que les vieux. Et puis.... et puis il ne fera rien sans me consulter... Je suis le propriétaire de la ferme, j'ai bien le droit de choisir mon fermier, je pense !...

DAVID.—Eh ! qui te dit le contraire ? Mon Dieu, je t'amènerai le jeune homme... tu le verras ; c'est tout naturel. Et quand tu l'auras vu, quand je te dirai : Kobus, voici celui que j'ai choisi pour Sûzel, celui qui doit remplacer un jour dans ta ferme le père Christel, je suis sûr que tu diras oui tout de suite.

FRITZ, *brusquement.*—Je dirai non. *(Il se lève et se promène d'un air agité.)*

DAVID, *le suivant des yeux.*—Et si le jeune homme avait toutes les qualités voulues : s'il plaisait à Christel, à la mère Ursule, à Sûzel ?...

FRITZ, *se retournant avec colère.*—Je dirai non.

DAVID.—Pourquoi ?

FRITZ, *s'emportant.*—Eh ! tu m'ennuies avec toutes jai histoires !

DAVID, *avec un grand calme.*—Ce n'est pas une raison, cela, Kobus : se fâcher n'est pas répondre.

FRITZ.—Eh bien, oui, je me fâche ! Tu deviens insupportable avec ta manie de bâcler des mariages à tort et à travers.... Laisse donc les gens vivre comme ils l'entendent ! (*Jetant son chapeau sur la table.*) C'est trop fort à la fin ! (*Il s'assied brusquement le dos tourné vers David. Silence.*)

DAVID, *se levant et s'approchant doucement de Fritz.*—Ah ! c'est ainsi que tu le prends, Kobus ? C'est ainsi que tu traites ton plus vieil ami.... l'ami de ton père ? Tu crois peut-être m'épouvanter avec ta grosse voix ? Détrompe-toi, le vieux rebbe n'a pas peur ! Eh bien ! puisque tu n'a pas une bonne raison à me donner (*Kobus tourne la tête comme pour répondre. David levant le doigt.*) pas une seule ! Je vais tranquillement suivre mon idée.... Je vais faire le bonheur de Sûzel... Oui, je vais tout de suite demander à Christel la permission de m'occuper de cette affaire. (*Se dirigeant vers la ferme. A part.*) Il faudra bien alors que tu dises pourquoi tu refuses... (*Il met la main sur le loquet de la porte.*)

FRITZ, *se levant vivement.*—David !

DAVID. *à part.*—Ah ! (*Prenant un air bonasse.*) Quoi, Kobus ?

FRITZ, *après un moment d'hésitation.*—Va-t'en au diable !

DAVID, *à part.*—Tu y passeras tout de même.... va !.... Je te tiens ! (*Il entre dans la ferme. Kobus reste seul ; il fait vivement quelques pas vers la ferme et s'arrête tout à coup, la main appuyée sur son cœur, comme pour en comprimer les battements.*)

SCÈNE XIV.

FRITZ, *seul.*—Eh bien ! Qu'est-ce que c'est donc, Fritz ? Est-ce que ?... Ça t'est bien égal que cette petite se marie ! (*Il tombe assis au bord de l'auge.*) Ah ! (*Regardant autour de lui d'un air inquiet.*) Tu es fou ! (*Il se relève.*) A ton âge!.... Toi, Kobus, amoureux de la fille de ton fermier.... Une enfant, qui n'est ni de ton rang, ni de ta condition... Ça n'a pas le sens commun. Si par malheur quelqu'un s'en doutait, tu n'oserais plus te montrer. C'est alors qu'on se moquerait de toi, Fritz, de toi qui depuis quinze ans passes ta vie à te moquer des autres. Le vieux rebbe lui-même, malgré son amour du mariage, te rirait au nez ! (*S'arrêtant.*) Ah! je comprends maintenant pourquoi je me plaisais tant à la ferme !.... Et moi qui ne me défiais de rien ! Si la chose avait encore duré quinze jours, je me serais réveillé un beau matin comme le poisson dans le filet! Quelle chance que le rebbe soit venu! (*Se remettant,*) Allons! C'est encore un grand bonheur que personne ne sache rien.... Il faut du courage.... Il faut étouffer cela bien vite.... Ce sera dur les premiers jours.... Oui, ce sera même très dur.... mais le bon sens te reviendra.... le vieux vin te consolera.... Tu donneras des dîners.... tu voyageras.... Tu.... (*Hanezô paraît au fond, à droite, son fouet à la main.*)

SCÈNE XV.

FRITZ, HANEZO.

HANEZÔ.—Eh bien! le cheval est attelé, nous allons partir.

FRITZ, *à part.*—Voilà mon affaire !

HANEZÔ, *lui tendant la main.*—Au revoir, Fritz.

FRITZ, *vivement.*—Un moment, je pars avec toi....

HANEZÔ, *étonné.*—Comment ?

FRITZ.—Oui, j'ai réfléchi....

HANEZÔ.—Mais ton réservoir.... tes grilles.... tu disais....

FRITZ.—Bah ! Christel surveillera la pose des grilles aussi bien que moi.

HANEZÔ, *frappant dans ses mains.*—Ah! tu finis par te décider une fois.. Ce n'est pas malheureux. (*Serrant la main de Kobus.*) Tu me fais joliment plaisir, va! Nous allons nous en donner. Tu verras ! tu verras !

FRITZ.—Justement! Cette existence monotone de la ferme m'a rendu tout mélancolique.

HANEZÔ, *jetant son chapeau en l'air.* — Ah! ah! ah! Quelle noce nous allons faire! Quelle noce!

FRITZ, *lui prenant le bras.*—En route! (*Il l'entraîne vers le fond.*)

HANEZÔ.—Mais nous ne pouvons pas partir comme cela, Fritz, il faut dire adieu au père Christel.

FRITZ, (*l'entraînant.*)—C'est inutile!

HANEZÔ.—Et le rebbe.... le rebbe ?

FRITZ.—Nous le verrons plus tard... nous lui dirons... Viens.... (*A part.*) Si je la revois, je suis perdu!...

HANEZÔ, *se débattant.* — Ce n'est pas convenable, Fritz, un vieil ami....

FRITZ.—Eh! il faudrait lui donner des explications,

c'est un être curieux.... Il voudrait savoir.... les autres aussi s'en mêleraient.... ils feraient leur possible pour me retenir à la ferme et je serais capable de me laisser attendrir.

HANEO, *vivement.*—Du tout! du tout ! J'ai ta parole. Tu as raison, Fritz.... En route! Frédéric est dans la cour, nous le prendrons en passant. (*S'arrêtant au moment de partir.*) Et ton chapeau ?....

FRITZ.—Ah! oui.... j'oubliais. (*Il redescent vivement prendre son chapeau. A part*) Pauvre Sûzel ! (*On entend des voix à la cantonade dans la ferme. D'un air effaré.* La voici !....

HANEZÔ, *prenant le bras de Fritz.*—En route ! (*Fritz enfonce brusquement son chapeau ; ils sortent en courant. Christel et David paraissent à gauche et s'arrêtent sur le seuil de la ferme.*)

SCÉNE XVI.

CHRISTEL, DAVID.

CHRISTEL.—Mon Dieu, monsieur David, je ne dis pas non ; mais Sûzel est encore bien jeune Le mariage est une chose sérieuse, il faut se fréquenter longtemps avant de dire oui. Si vous trouvez un jeune homme convenable sous tous les rapports, je lui donnerai l'entrée de ma maison. Les enfants se verront, ils apprendront à se connaître.

DAVID.—Tu entends, Kobus ? (*Regardant à droite et à gauche.*) Où donc est-il passé ?

CHRISTEL.—Il est peut-être dans le jardin. M. Kobus va souvent fumer sa pipe dans le jardin. M. Kobus va

souvent fumer sa pipe dans le jardin, près du rucher ; il s'amuse à regarder travailler les abellles.

DAVID, *il ouvre la porte du jardin et regarde.* — Je ne le vois pas. (*Appelant.*) Kobus! (*Appelant plus fort.*) Kobus! Kobus! Kobus!

CHRISTEL.—Alors, c'est qu'il est rentré dans sa chambre. (*Il monte l'escalier. Clic-clac de fouet au fond à droite, suivi d'un roulement de voiture. David remonte vivement la scène. Arrivé au fond, il pousse une exclamation de surprise.*)

DAVID.—Eh !....

CHRISTEL, *s'arrêtant.*—Qu'est-ce que vous avez monsieur David ? (*Regardant.*) Tiens, M. le percepteur qui s'en va!.... On dirait que M. Kobus est aussi dans la voiture.

DAVID.—Eh! certainement, qu'il y est! il se sauve!

CHRISTEL, *redescendant l'escalier.*—Il se sauve ! Et pourquoi. monsieur David ?.... on ne lui a rien fait à la maison.

DAVID, *à part, redescendant la scène.*—Ah! le gros lâche. (*Sûzel paraît toute gaie sur le seuil de la cuisine.*)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, SUZEL.

SUZEL.—Monsieur Kobus, le déjeuner est servi.

CHRISTEL.—Monsieur Kobus est parti.

SUZEL.—M. Kobus?....

CHRISTEL.— Oui, avec le percepteur.... Tiens, re-

garde, la voiture longe le bois des Mésanges, au bout de la prairie.... (*Sûzel remonte vivement vers le fond et regarde. Silence.*)

CHRISTEL, *la main en visière sur ses yeux.*— On ne la voit plus! (*Sûzel baisse la tête et tombe assise sur le petit banc du fond, la figure dans ses mains. Christel, se retournant et voyant Sûzel qui pleure.*) Eh bien! qu'est-ce que c'est? Pourquoi pleures-tu?

SUZEL, *sans lever les yeux.*— Je ne sais pas mon père.

CHRISTEL, *d'un ton brusque.*—Tu ne sais pas?

DAVID, *avec douceur.*— Laissez-la, père Christel.... ne la grondez pas.... (*D'un air bonasse.*) Elle pleure à cause de ses beignets. (*On entend à gauche le chœur des faucheurs et des faneuses qui rentrent.*)

Beau soldat qui reviens de la guerre,
N'as-tu pas vu mon bon ami?
— Ton bon ami dort sous la terre;
Avec bien d'autres on l'a mis!

CHRISTEL.—Voilà les faucheurs qui rentrent. (*Il se dirige vers la ferme en criant.*) Ursule! Ursule!

CHŒUR *des faucheurs et des faneuses se rapprochant.*

Il ne reviendra plus,
Il ne reviendra plus,
Il ne reviendra plus,
Il est sous terre.

(*Sûzel pousse un sanglot.*)

DAVID, *s'asseyant à côté de Sûzel et attirant tout doucement la tête de la jeune fille sur sa poitrine.*)—Allons.... allons.... Sûzel.... du courage!.... (*A part*) Ah! Fritz, tu me paieras ça!....

(*Le rideau baisse.*)

ACTE TROISIÈME

La salle à manger de Kobus. Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE, HANEZO, FRÉDÉRIC.

HANEZÔ.—Ainsi, Catherine, tu as bien compris, n'est-ce pas ?

CATHERINE.—Oui, monsieur Hanezô.

HANEZÔ.—Aussitôt que Kobus sera réveillé, tu lui diras que nous sommes venus, Frédéric et moi, pour l'inviter à la fête de Beau-Castel ; une fête superbe, avec des jeux, des danses et des réjouissances comme du temps passé.

FRÉDÉRIC.—Une fête où l'on mange des écrevisses grosses comme le poing. (*Il montre son poing.*)

HANEZÔ.—Depuis dix ans, nous avons l'habitude d'aller ensemble à cette fête. Kobus ne peux pas refuser. Ça ferait une peine terrible à Joseph, qui dirige tous les ans l'orchestre à Beau-Castel. N'oublie pas de lui dire tout cela, Catherine, c'est indispensable.

CATHERINE.—Soyez tranquille, monsieur Hanezô, je n'oublierai rien ; aussitôt que M. Kobus sera levé, je ferai votre commission.... mais j'ai bien peur qu'il refuse.

FRÉDÉRIC, *tout surpris.*—Qu'il refuse.

CATHERINE.—Oui.

HANEZÔ,—Et pourquoi ?

CATHERINE.—Voyez-vous, depuis son voyage avec vous pour la perception, M. Kobus n'est plus le même. Avant c'était un homme gai, toujours riant et content; maintenant il est triste. J'ai beau lui faire tous les plats qu'il aime, rien ne lui paraît bon.... il trouve à redire sur tout ! Il ne mange plus.

FRÉDÉRIC.—Oh !

CATHERINE.—La nuit je l'entends qui se promène en parlant tout seul dans sa chambre.... Enfin, il s'ennuie. Tenez, hier, il a fait venir le tonnelier Gâchotte, pour mettre en bouteille du vin qu'il conservait en tonne depuis la mort de monsieur son père ; il m'avait dit bien des fois : "Ce vin-là vaudra mon plus vieux bordeaux." Eh bien, vers deux heures, Gâchotte est parti furieux ; la pièce reste en vidange. Il paraît que M. Kobus lui versait de la cire chaude sur les doigts... Gâchotte croyait qu'il le faisait exprès. Je suis sûre du contraire, mais ça prouve que M. Kobus ne faisait pas attention à son vieux vin. Il pensait à autre chose ! (*Elle s'arrête et les regarde l'un après l'autre.*)

HANEZÔ.—A quoi pouvait-il bien penser?

CATHERINE.—Eh !... je ne sais pas....

FRÉDÉRIC.—A rien du tout ! C'est toujours comme cela, quand on ne pense à rien.

CATHERINE.—Je crois aussi qu'il est un peu malade.. Vous avez bien sûr trop riboté pendant votre voyage !

HANEZÔ, *se redressant.*—Catherine ! Je ne ribote jamais dans mes tournées de perception, rappelle-toi ça ! Je pense à l'argent du gouvernement d'abord ; mes plaisirs de viennent qu'après.

FRÉDÉRIC.—Nous avons bien vécu, voilà tout !... Et même je me rappelle que Kobus ne nous tenait pas tête comme d'habitude ; il avait des distractions, il mettait de l'eau dans son vin ; il racontait des histoires mélancoliques

HANEZÔ.—Oui, Frédéric a raison ! Quand nous étions à l'auberge, le soir, au lieu de nous réjouir et de nous faire du bon sang, il racontait le mariage de son père, celui de son grand père, de son grand-grand-père, enfin tous les mariages de sa famille depuis cent ans. Je l'écoutais en fumant ma pipe ; Je pensais : Fritz veut se moquer de nous !.... Tu sais, Catherine, entre célibataires, on rit volontiers des gens qui se marient.

FRÉDÉRIC.—C'était une farce, une simple farce !.... Après dîner on raconte des histoires à tort et à travers, mais cela ne signifie rien. Le lendemain on a repris son bon sens, et l'on pense à se réjouir d'une autre manière. Je suis sûr que Kobus sera content de venir avec nous à la fête de Beau-Castel, très content !

CATHERINE.—Je ne pense pas, monsieur Frédéric.

HANEZÔ.—Enfin, tu lui diras que nous sommes venus Catherine ; tu lui expliqueras tout en détail.

CATHERINE.—Oui, monsieur Hanezô.

HANEZÔ.—D'ailleurs nous reviendrons le voir après, déjeuner. (*Il se dirige vers la porte, à droite.*)

CATHERINE.—Je n'oublierai rien ! mais je vous le le répète.... M. Kobus est un peu malade.

FRÉDÉRIC, *prenant le bras de Hanezô.*—Raison de plus !... Quand on est un peu malade, il n'y a rien de tel qu'une petite partie pour vous remettre.

HANEZÔ, *sur la porte.*—Allons ! au revoir, Catherine. (*Ils sortent bras dessus, bras dessous.*)

CATHERINE.—Au revoir, messieurs (*Cris dans la coulisse, au fond, à droite.*) Ciseaux, couteaux... couteaux à repasser. (*Catherine ferme la porte.*)

GRANDS CRIS A GAUCHE.—Catherine !...

CATHERINE.—Voilà M. Kobus qui se réveille....

FRITZ, *plus fort, à la cantonade.*—Catherine !... Catherine !... Catherine ! .. (*Catherine se dirige à la hâte vers la gauche. La porte de la chambre à coucher de Kobus s'ouvre, Fritz paraît sur le seuil, les cheveux ébouriffés. Il semble furieux.*)

SCÈNE II.

FRITZ, CATHERINE.

CATHERINE.—Me voici, monsieur.

FRITZ.—Où donc étais-tu? Je crie depuis une demi-heure. Il n'y a plus moyen de se faire entendre dans cette maison.

CATHERINE.—Ah ! monsieur, j'étais là !

FRITZ.—Qu'est-ce que tu faisais ?....

CATHERINE.—Je causais avec M. Hanezô et M. Frédéric, qui sont venus pour vous inviter à la fête de Beau-Castel.

FRITZ.—Qu'ils aillent au diable ! J'en ai assez comme cela, de fêtes.... Je n'en veux plus !

CATHERINE.—Mais, monsieur, j'ai promis.

FRITZ.—Tais-toi !... D'où viennent ces cris qui m réveillent.

CRIS DANS LA COULISSE.—Ciseaux... couteaux à repasser... (*Bruit de roue.*) Brrr....

CATHERINE.—C'est Denizot, monsieur.

FRITZ.—Denizot ?

CATHÊRINE.—Oui, monsieur, le rémouleur. Il est là tous les jours de marché, au coin de la rue depuis trente ans. Vous ne l'avez donc jamais entendu ?

FRITZ.—Jamais ! je dormais.... J'avais le bonheur de dormir ! (*A part.*) maintenant je ne dors plus !

CRIS AIGUS DE DENIZOT, *au dehors.*—Ciseaux.... couteaux... couteaux à repasser.... (*Bruit de roue.*) Brrr !....

FRITZ.—Tu l'entends ?

CATHERINE, *riant.*—Oui, monsieur, il crie assez fort.

FRITZ.—Tu ris !... ça te fais rire !...

CATHERINE.—Eh ! monsieur, aimeriez vous mieux que je pleure ?

FRITZ.—Dis-lui de s'en aller !... S'il ne s'en va pas, je l'attaque devant le juge de paix.

CATHERINE, *ouvrant une fenêtre.*—Denizot ! Denizot !

DENIZOT, *dehors.*—Quoi, mademoiselle Catherine ?

CATHERINE.—M. Kobus est un peu malade.... ça le dérange d'entendre crier.... Si vous vouliez aller plus loin !....

DENIZOT.—Ah ! du moment que ça dérange M. Kobus !... Bon !... bon !...

CATHERINE, *refermant la fenêtre.*—Il s'en va, monsieur; vous ne l'entendrez plus.

FRITZ.—C'est bien heureux ! . . . (*Il s'assied d'un air harrassé dans un fauteuil, près de la table à gauche.*) Je dormais. . . . Je commençais à dormir. . . .

CATHERINE.—Vous n'avez donc pas dormi, cette nuit, monsieur ?

FRITZ.—Non.

CATHERINE, vous qui dormiez si bien !

FRITZ.—Oui, je faisais mon tour d'horloge. . . Ces temps-là sont passés !. . .

CATHERINE.—Vous êtes malade. . . un peu malade. . .

FRITZ.—J'ai quelque chose là. (*Il pose la main droite sur son estomac.*)

CATHERINE.—Vous devriez faire venir le médecin.

FRITZ.—Laisse-moi donc tranquille, avec ton médecin ! Il me tâterait le pouls et me ferait avaler des drogues. . . Je n'ai pas besoin de drogues. . . Je connais mon mal. . . C'est là que ça me tient ! J'ai trop bu pendant ce voyage. . . . ça m'a dérangé l'estomac.

CATHERINE.—Je pensais bien que ça devait venir de là !. . . Je l'ai dit à M. Frédéric, mais il m'a répondu que vous n'aviez pas bu du tout. . . que vous mettiez de l'eau dans votre vin. . .

FRITZ, *l'interrompant.*—Frédéric a dit ça ?

CATHERINE.—Oui, monsieur !. . . et que vous racontiez des histoires. . . (*Elle s'arrête en regardant Fritz.*

FRITZ, *brusquement.*—Quelles histoires ?

CATHERINE.—Eh ! des histoires de mariage.

FRITZ.—Frédéric ne sais pas ce qu'il dit. Je buvais trop. . . . voilà tout ! Des histoires de mariage. . . .

Est ce que je m'occupe de mariages, moi ?... C'est bon pour le rebbe, ces choses-là.... (*Riant d'un rire forcé.*) Eh ! eh ! eh ! des mariages ... des mariages ! Tiens.... parlons d'autre chose.

CATHERINE.—Qu'est-ce que vous mangerez ce matin, monsieur ?

FRITZ.—Je n'ai pas faim.

CATHERINE.—Mais, monsieur, vous ne pouvez pas vivre comme cela, il faut pourtant vous soutenir ; vous n'avez presque pas mangé hier soir.

FRITZ.—C'est vrai ! Ce tonnelier m'avait mis hors de moi ; si je ne m'étais pas retenu, lorsqu'il m'a dit que je faisais exprès de lui verser de la cire sur les mains, je lui aurais tordu le cou.

CATHERINE.—Et pour dîner, monsieur, qu'est-ce qu'il faut prendre.

FRITZ.—Ce que tu voudras.

CATHERINE.—Mais, monsieur....

FRITZ, *avec mauvaise humeur.*—Prends ce que tu voudras.

CATHERINE.—Alors je peux aller au marché ?

FRITZ.—Oui.... va !

CATHERINE.—Vous n'avez besoin de rien ?

FRITZ.—Non !....

CATHERINE.—Eh bien, je m'en vais.... je m'en vais tout de suite.... (*A part, regardant Kobus.*) Il a quelque chose. (*Elle sort par la gauche en secouant la tête et referme la porte derrière elle.*)

SCÈNE III.

FRITZ, *seul, se levant.* — Quelle bête, que ce Frédéric !... Aller raconter à ma servante ce qui s'est passé pendant notre voyage... Quelle bête !.. (*Il hausse les épaules. Silence. D'une voix basse, en regardant autour de lui avec inquiétude.*) Certainement, je mets de l'eau dans mon vin ; si je n'en mettais pas, tout le pays saurait bientôt tout ce qui se passe là ! (*Il pose un doigt sur son cœur).* Je serais couvert de ridicule !.. (*Silence.— Il s'assied à droite.*) Pauvre Kobus... C'était bien la peine d'arranger ta vie avec tant de sagesse et de prévoyance.... Une simple fille des champs a dérangé tout cela !.. (*Il s'arrête. Silence.*) Et pourtant j'ai fait ce qu'il fallait pour couper le mal dans sa racine ; je suis parti sans la revoir... elle qui m'avait si bien traité à la ferme ! Je pensais : les distractions du voyage dissiperont cette folie ; et voilà qu'en voulant fuir l'ennemi de mon repos, je l'emportais dans mon cœur ! (*Silence.*) Ah ! ce voyage, je m'en souviendrai longtemps.... Partout j'ai rencontré le spectacle de l'amour !.. (*Il s'arrête*). A Franges, c'était une noce ; les gens, bras dessus, bras dessous, s'en allaient à l'église, la clarinette en tête ; ils sautaient, ils se balançaient, on aurait dit qu'ils étaient tous assez riches ! Au Mesnil, c'était un baptême. En tête le parrain et la marraine, avec de gros bouquets ! A Etivald, deux vieux, tout blancs, célébraient leur cinquantaine ; ils dansaient gravement sur la place du village, et les gens réunis autour d'eux poussaient des cris de joie qui montaient jusqu'au ciel !.. L'amour... toujours l'amour !.. (*Il s'arrête un instant, les bras croisés, comme émerveillé lui-même de ce qu'il raconte. Se remettant à marcher.*)

J'espérais qu'une fois rentré dans mes vieilles habitudes, le bon sens reprendrait le dessus, mais je me trompais ! Tout ce qui faisait autrefois mon bonheur, ne me dit plus rien. Cette maison, que j'avais si bien pourvue en toutes choses, pour y vivre heureux jusqu'à la fin de mes jours, me semble déserte ; mes amis m'ennuient ; mon vieux vin me paraît amer ; je ne puis plus en boire une bouteille sans m'exposer à radoter ; enfin, toute consolation m'est refusée ! Et je ne pense qu'à Sûzel ! Plus je veux en détourner ma pensée, plus son image m'apparaît gracieuse, plus sa voix gazouille doucement dans mon oreille... (*Avec consternation.*) Oh ! misère, misère ! Pourquoi Sûzel ne s'est-elle pas dérangé le pied, en m'apportant ce joli bouquet, le jour de ma fête ? Pourquoi ne me suis-je pas cassé la jambe, en allant à la ferme ? Pourquoi ? (*David paraît sur le seuil de la porte à droite. A part.*) Allons, bon ! il ne me manquait plus que ça ! (*Il s'assied à gauche, près de la table.*)

SCÈNE IV.

FRITZ, DAVID SICHEL.

DAVID, *entrant tout joyeux.*—Eh ! bonjour ; je te retrouve, à la fin des fins ? (*Posant son chapeau et son parapluie sur une chaise.*) Eh bien, eh bien... comment ça va-t-il ? (*Il s'approche de Fritz.*) Ta vieille Catherine vient de me dire que tu es un peu malade.... Il paraît que vous avez trop bien vécu pendant votre voyage.

FRITZ, *se levant et passant à droite où il s'assied.* — Oui, ça m'a dérangé l'estomac, je souffre beaucoup. (*Il appuie la main sur son estomac.*)

DAVID, *d'un air bonasse.*—Comment, comment, tu es aussi une fois malade? Eh! cela devait arriver. Combien de fois ne t'ai-je pas dit: "Prends garde.... Kobus, prends garde.... tant va la cruche à l'eau qu'elle se brise...." Mais tu ne voulais pas me croire.... tu riais... et voilà, maintenant la chose est arrivée comme je l'avais prédite... (*Il va au fond prendre une chaise.*) Enfin, avec un peu de repos et de régime, tout se remettra. (*Fritz tousse. A part.*) Il a l'air défait tout de même. Est-ce qu'il serait réellement malade? Voyons un peu. (*S'approchaut de Fritz d'un air calin et s'asseyant près de lui.*) C'est égal, Fritz, je suis content de te revoir. Je trouvais le temps long après toi! Et puis, pour te dire la vérité, j'étais inquiet... tu es parti si vite de la ferme, l'autre jour... que je craignais de t'avoir dit quelque chose de désagréable, sans le vouloir, bien entendu, je me disais: Est-ce que Kobus en voudrait à son vieux rebbe?

KOBUS, *vivement.*—A quoi penses-tu, David? Non!.. Je m'ennuyais à la ferme... sans le dire, naturellement... je ne voulais pas chagriner ces braves gens qui se mettaient en quatre pour me faire plaisir... mais je m'ennuyais... Et puis, j'avais promis depuis longtemps à Hanezô de l'accompagner dans une de ses tournées; il fallait pourtant tenir parole, et ma foi, à la dernière minute...

DAVID.—Tu t'es laissé enlever.

FRITZ.—Justement.

DAVID.—Eh bien, c'est aussi la première idée qui m'est venue! J'ai dit à ton fermier: "Voyez vous, Christel, vous avez tort de vous tourmenter, Kobus s'ennuyait à la campagne. Je le connais... il lui faut ses chopes le soir et sa partie de cartes; il est habitué à ces

choses depuis trop longtemps, pour s'en passer plusieurs jours de suite. ''

FRITZ.—Il a compris?..

DAVID.—Parfaitement.... parfaitement! La petite Sûzel a bien été un peu chagrinée... ah! elle avait fait de si bons beignets!.. (*Silence. Observant Kobus.*) Sais-tu, Fritz, que cette petite est très-instruite pour une personne de sa condition?

FRITZ.—Peuh!

DAVID.—Elle écrit comme un notaire.

FRITZ.—Comme un notaire! Elle griffonne, voilà tout.

DAVID.—Elle écrit très bien. Le père Christel m'a fait voir le livre de comptes de la ferme, que Sûzel tient depuis deux ans, et je suis bien forcé de dire que ni ma femme, ni aucune des dames de la ville ne serait capable de tenir un registre avec plus d'ordre. Ça m'a émerveillé, car l'ordre, vois-tu, dans un ménage, c'est tout. Sans ordre, l'argent s'en va on ne sait par où ni comment.

FRITZ, *se lève et passe à gauche.—(A part.)* Mon Dieu, on me parlera toujours d'elle!

DAVID.—Enfin j'ai quitté la ferme tellement content de cette petite Sûzel, que je me suis mis en campagne tout de suite! Et maintenant c'est une affaire faite. (*Il se frotte les mains.*)

FRITZ.—Quoi? Quelle affaire?

DAVID.—Eh! le mariage de Sûzel.

FRITZ.—Sûzel se marie?

DAVID, *se levant.*—Oui. (*Fritz s'assied sans rien dire,*

à gauche, près de la table.) Qu'est-ce que tu as donc? tu es tout pâle?

FRITZ.—C'est mon mal qui me reprend. (*Il appuie la main sur son estomac et pousse un soupir.*)

DAVID, *à part.*—Ah! bon.... Ce n'est pas l'estomac qui est malade... (*Haut.*) Veux-tu boire un verre d'eau sucrée.

FRITZ, *d'une voix faible.*—Je veux bien.

DAVID, *avec empressement.*—Reste là.... je vais t'arranger ça.... (*Il s'approche de la table au fond à droite, et prépare un verre d'eau sucrée. A part.*) J'en étais sûr! (*Haut, se retournant vers Kobus.*) Avec un peu de rhum, n'est-ce pas? c'est fortifiant.

FRITZ, *agitant la tête.*—Oui.

DAVID.—Voilà. (*Il arrive avec le verre. Fritz étend le bras.*) Attends que le sucre soit bien fondu. (*Il agite la cuiller dans le verre.*) Tiens.... bois!

FRITZ, *prenant le verre.*—Merci.

DAVID.—Prends garde de verser.... ta main tremble. (*Fritz boit.*)

FRITZ, *s'arrêtant pour respirer.*—C'est toujours comme cela.... quand ça me prend. (*Il se remet à boire.*)

DAVID.—Ça te fait trembler? (*Fritz, tout en buvant, fait signe de la tête que oui.*) C'est tout naturel. (*A part.*) Ça le travaille!

FRITZ, *lui rendant le verre.*—Tiens.

DAVID.—Ça va mieux?

FRITZ.—Oui.

DAVID.—Il faut que ça te fasse joliment mal tout de

même....un homme solide comme toi ...qui aurait digéré du fer !.. *(Il va remettre le verre sur la table, en riant dans sa barbe, pendant que Kobus s'essuie la figure; puis il revient prendre sa chaise, qu'il place près de Fritz, et s'assied.)* Oui, c'est à peu près décidé. (*Levant les mains.*) Oh ! ça n'a pas été difficile ! Je connais le jeune homme depuis longtemps.... C'est le fils de Jacob Bême, l'anabaptiste de Salm-Salm. Je savais que le père Jacob voulait marier son garçon.... et ma foi, dès le lendemain je me suis mis en route, j'ai grimpé la côte. Le vieux Jacob était chez lui ; je lui ai dit que Christel songeait à marier sa fille ; ce brave homme a pensé que ça pourrait lui convenir, et tout de suite il m'a prié de demander à Christel l'entrée de sa maison pour son fils André, sous le sceau du secret, bien entendu. Enfin, les choses en sont là. Mais avant de recevoir le jeune homme, Christel doit venir te voir, car il ne veut rien décider sans ton consentement. André lui convient beaucoup, c'est un beau garçon de vingt-cinq ans, grand, solide, bon travailleur, rangé, mais Christel ne veut pas dire oui avant d'avoir ton consentement. (*Il s'arrête et regarde Fritz, qui l'écoute les yeux à terre. Silence.*) Que penses-tu de cela, Fritz ?

FRITZ, *levant les yeux, comme au sortir d'un rêve.* — Moi ?

DAVID.—Oui.

FRITZ, *secouant la tête.*—Rien du tout ! Cela ne me regarde pas !

DAVID.—Comment ! N'es-tu pas le propriétaire de la ferme ? Ne faut-il pas que celui qui doit succéder un jour à Christel te convienne sous tous les rapports ?

FRITZ.—Christel me paye ses fermages, c'est tout ce

que je lui demande... quand au reste, je ne veux pas m'en mêler.

DAVID.—C'est que tu m'avais dit l'autre jour à la ferme....que tu refuserais....

FRITZ.—J'ai dit cela, comme j'aurais dit autre chose.

DAVID.—Je m'en doutais bien ! Mais je tenais à te prévenir de la visite de Christel. Enfin, voilà ma commission faite. Maintenant je te laisse, on m'attend à la maison.... (*Prenant son chapeau et son parapluie.*) Tu ne veux pas que je t'envoie le médecin ? Je passe devant chez lui.

FRITZ.—Non, merci.

DAVID.—Tu ne sens plus rien, là ? (*Il se pose la main sur l'estomac.*)

FRITZ.—Non !

DAVID.—Allons... tant mieux ! (*A part.*) Ça le travaille ! (*Haut.*) Au revoir, Kobus, soigne-toi bien. (*Il sort par la droite.*)

SCÈNE V.

FRITZ *seul, puis* SUZEL.

FRITZ.—Elle se marie ! Elle en épouse un autre ! le premier venu qu'on lui jette à la tête !.. Et moi qui la plaignais... Moi qui me reprochais d'avoir quitté la ferme sans lui dire adieu !.. Ah ! Sûzel... Sûzel... je n'aurais jamais cru cela de toi... (*Il se couvre les yeux. Silence. Bruit de sonnette au dehors, à gauche. Il relève vivement la tête.*) Quelqu'un !.. (*Il écoute.*) C'est Catherine qui revient du marché. (*Il s'essuie les yeux. Appe-*

lant.) Catherine ? (*Silence. Élevant la voix.*) C'est toi, Catherine ?

SUZEL, *entr'ouvrant la porte.—D'une voix faible.—* Non, monsieur Kobus. (*Elle paraît sur le seuil.*)

FRITZ, *se levant.* — Sûzel !.. (*Il recule épouvanté. Silence.*) Qu'est ce.... que.... tu fais là ?

SUZEL, *d'une voix tremblante.*—J'attends mademoiselle Catherine.

FRITZ.—Catherine !..

SUZEL.—Oui... monsieur Kobus... Je l'ai rencontrée sur le marché... Elle m'a dit de venir l'attendre à la maison... (*Silence.*) J'apporte le beurre et les œufs... comme toutes les semaines.... (*Elle s'arrête, toute pâle et les yeux baissés.*)

FRITZ.—Ah ! (*Il la regarde un instant sans rien dire. A part.*) Comme elle est pâle !.. (*Haut.*) Entre donc !.. Tu attendras Catherine ici aussi bien... qu'à la cuisine... (*Elle entre lentement, sans lever les yeux. A part.*) Elle n'ose pas me regarder... Elle est honteuse de me revoir... après ce qu'elle a fait !.. Ah ! mauvais cœur !.. (*Haut, raffermissant sa voix.*) Tu vas toujours bien... depuis que je ne t'ai vue... Sûzel ?..

SUZEL, *d'une voix tremblante.*—Oui... monsieur Kobus.

FRITZ.—Et le père Christel... la mère Ursule... tout le monde se porte bien ?..

SUZEL.—Oui.... monsieur Kobus.

FRITZ.—Il n'y a rien de nouveau à la ferme ?

SUZEL, *aprés un silence.*—Non, monsieur Kobus.

FRITZ, *à part.*—Oh ! la menteuse !. (*Haut, avec iro-*

nie.) Tiens, tiens .. c'est drôle !.. Qu'est-ce que le rebbe est donc venu me raconter ... que tu allais... te marier.... avec le fils du père Jacob... un beau garçon ! C'était donc pour se moquer de moi qu'il est venu dire ...(*Sûzel baissa la tête sans répondre.*) C'est pourtant du nouveau, cela... un mariage dont il n'était pas question il y a quinze jours... (*Silence.*) Sais-tu ce que j'ai pensé en te voyant, Sûzel ?

SUZEL.—Non, monsieur Kobus....

FRITZ, *les yeux fixés sur Sûzel.*—J'ai pensé que tu venais m'inviter à ta noce....

SUZEL, *levant ses yeux remplis de larmes.*—Oh ! monsieur Kobus !

FRITZ, *troublé.*—Tu pleures !.. Pourquoi pleures-tu !..

SUZEL, *cachant sa figure dans ses mains.*—Vous me faites du mal !..

FRITZ —Tu ne veux donc pas de ce garçon... Sûzel ?.. Tu ne l'aimes pas....peut-être ?.. (*Sûzel agite la tête pour dire non.*) Et bien, alors.... pourquoi le prends-tu ? Qu'est-ce qui t'y force ?

SUZEL.—Mon père, monsieur Kobus.

FRITZ.—Ton père !.. Ce n'est pas ton père qui se marie ! que diable !.. Tu peux bien lui dire que tu ne veux pas de ce jeune homme....

SUZEL, *secouant la tête.*—Je n'oserai jamais !..

FRITZ.—Pourquoi ?

SUZEL.—Ma mère dit que c'est un bon parti.... que le père Jacob est riche ... Si je refusais... ça leur ferait trop de peine....

FRITZ.—Mais ce n'est pas une raison, cela !.. Alors, pour ne pas faire de peine à ton père et à ta mère, tu vas te rendre malheureuse toute ta vie.... Tu vas épouser un homme que tu n'aimes pas.... Car tu viens de me dire que tu ne l'aimais pas.

SUZEL.—Comment voulez-vous que je l'aime ? Je ne l'ai vu qu'une fois !..

FRITZ.—Eh bien, il faut dire non ! Il faut.... Tu ne peux pas te laisser enchaîner sans te défendre !.. C'est trop fort.... C'est ..

SUZEL, *éclatant.*—Oh ! monsieur Kobus, si vous vouliez parler à mon père... Si vous vouliez lui dire... Il vous écouterait, vous ... Je n'aurais jamais osé venir vous parler... la honte m'aurait retenue... Mais puisque j'ai le bonheur de vous rencontrer.... j'ose vous le dire... Oui, monsieur Kobus, je suis malheureuse ; depuis huit jours je passe mes nuits à pleurer.... Oh ! que vous seriez bon de dire un mot à mon père.... Je resterai toujours avec lui.... Je serai la servante de la maison.... Je ne me marierai jamais.... jamais ! Je le servirai jusqu'à la fin !.. Je n'ai plus d'espoir qu'en vous, monsieur Kobus.... Vous avez toujours été si bon pour moi !.. Voyez-vous, si on me force d'épouser ce garçon ... eh bien, je sens que le bon Dieu m'abandonnera.... et que je me laisserai mourir.... (*Tombant aux genoux de Fritz, les mains jointes.*) Ah ! monsieur Kobus.... ayez pitié de moi !..

FRITZ, *vivement.*—Sûzel, tu en aimes un autre !..

SUZEL, *se relevant épouvantée.*—Non !

FRITZ —Tu en aimes un autre !..

SUZEL, *avec effarement.*—Non....

FRITZ.—Dis-moi son nom.... Je veux le savoir.... Il faut que j'aie quelque chose à dire à ton père !.. (*Elle baisse la tête.*) Dis-moi le nom de celui que tu aimes .. et tu l'auras.... Je t'en donne ma parole d'honneur !.. J'irai trouver ton père.... Je lui dirai : —Vous ne pouvez pas sacrifier votre enfant à votre intérêt.... Sûzel en aime un autre !.. (*S'approchant de Suzel. Tout bas.*) Allons, dis !.. (*Elle lève la tête comme pour parler.*) Dis !.. (*Il lui prend la main.*)

SUZEL, *baissant la tête.*—Non, monsieur.... j'aime mieux mourir que vous dire cela.

VOIX DE CATHERINE, *à la cantonade.*—Sûzel !.. Sûzel !..

SUZEL, *toute effarée.*—Mon Dieu... mademoiselle Catherine !..

CATHERINE, *à la cantonade.*—Sûzel.. où donc es-tu?

FRITZ, *ouvrant la porte du jardin.*—Tiens.... passe par le jardin.... je lui dirai que tu es sortie.... que tu l'as attendue.... (*Sûzel sort. Fritz referme vivement la porte. Au même instant, Catherine paraît à gauche.*)

SCÈNE VI.

FRITZ, CATHERINE.

CATHERINE.—Est-ce que vous n'avez pas vu Sûzel, monsieur? Son panier est là, sur la table de la cuisine... Je lui avais dit de m'attendre.... et....

FRITZ, *vivement.*—Elle est sortie, Catherine.... elle est sortie.... Elle t'a attendue un bon moment... mais

comme tu ne venais pas.... et qu'elle est pressée, très pressée, elle est allée faire ses commissions.... parce que tu ne venais pas.... tu comprends?..

CATHERINE.—C'est vrai monsieur, je suis restée plus longtemps que d'habitude ; mais voyez-vons, c'est plus fort que moi, chaque fois que j'entre chez Lisbeth, c'est la même chose....

FRITZ, *encore tout troublé.*—Lisbeth ?

CATHERINE.—Oui, la veuve du couvreur, que vous m'avez dit de secourir.... vous savez bien, Lisbeth ?..

FRITZ, *se remettant.*—Ah ! bon.. bon.. je comprends ! *(S'efforçant de sourire.)* Tu bavardes, n'est-ce pas... tu t'en donnes ?

CATHERINE.—Non, monsieur, c'est à cause des enfants... Ils sont si gentils ... le petit garçon surtout ! Ils m'appellent " tante Catherine ". Vous pensez, j'ai toujours quelque chose pour eux, et tout de suite, quand j'entre, ils viennent fourrer leurs petites mains dans mes poches !.. (*Elle rit de bon cœur.*)

FRITZ, *étonné.*—Tu aimes donc les enfants, toi ?

CATHERINE.—Oui, monsieur, ce serait mon bonheur d'avoir toujours des petits enfants autour de moi !..

FRITZ, *se croisant les mains sur le dos.*—Tiens.... tiens.... tiens ! tu ne me l'avais jamais dit.

CATHERINE.—Je n'osais pas ! Et puis, pour vous dire la vérité.... puisque nous parlons de cela, monsieur.... pour vous dire la vérité.... j'espérais toujours....

FRITZ.—Qu'est-ce que tu espérais ?..

CATHERINE, *s'enhardissant.*—Je me disais : le rebbe est un homme malin, il finira par décider M Kobus à se marier. (*A mesure qu'elle parle, Fritz la regarde en ouvrant de grands yeux étonnés.*) Est-ce que vous n'aimez pas les enfants, vous, monsieur ? Est-ce que ça ne vous ferait pas plaisir, de vous promener avec un beau petit garçon et une belle petite fille qui sauteraient, qui babilleraient, qui vous raconteraient des histoires ?

FRITZ, *embarrassé.*—Si... si... je ne dis pas ! Tu n'as peut-être pas tort. .. mais ça donne bien du tracas, les enfants.... ça fait bien du bruit dans une maison !..

CATHERINE.--Ah ! monsieur, que dites-vous là ? Sans enfants une maison, la plus riche, la plus belle, est toujours triste.... Voyez la nôtre, où l'on entend rien du matin au soir que le bruit des horloges, eh bien ! si nous avions des enfants, ce serait comme une belle cage pleine d'oiseaux.

FRITZ. *Il se promène un instant les mains sur le dos et la tête penchée ; s'arrêtant tout à coup en face de Catherine.*—Mais tu ne réfléchis pas à une chose, Catherine !

CATHERINE.—Quoi donc, monsieur ?

FRITZ.—Si je me mariais, comme tu me le conseilles ; c'est une supposition ; si j'amenais une femme à la maison, elle voudrait commander.... tu ne serais plus la maîtresse !..

CATHERINE, *joignant les mains.*—Eh ! mon Dieu... la maîtresse de tout faire, de tout surveiller ! Ah ! qu'il nous vienne une jeune maîtresse, bonne, laborieuse, qui me soulage de tout cela... je lui donnerai les clefs avec plaisir.

FRITZ, *après un instant de silence.*—Alors tu ne serais pas fâchée.... là .. sérieusement.

CATHERINE.—Au contraire !.. Je suis vieille, monsieur, cela ne peut plus durer longtemps.... Et voilà justement ce qui me tracasse... je me dis : — Tant que tu seras là, Catherine, tout ira ; mais si tu venais à manquer, qui est-ce qui prendrait soin de la maison ? M. Kobus ne s'est jamais occupé du ménage.... on le volerait ! Et s'il tombait malade, il n'aurait personne pour le soigner, que des étrangers ! — Au lieu que si vous aviez une bonne femme, je pourrais mourir tranquille. Ça me fait du chagrin, de penser à cela !.. Vous n'y pensez pas, monsieur, et vous avez tort...

FRITZ.—Si, Catherine, si, j'y pense.... depuis quelque temps ! (*Il se promène.*)

CATHERINE, *l'observant du coin de l'œil.*—Savez-vous ce que je ferais, monsieur, si j'étais à votre place, et si j'avais envie de me marier ?

FRITZ, *s'arrêtant.*—Qu'est-ce que tu ferais ?

CATHERINE, *s'approchant de Fritz. A voix basse.*—Eh bien, je prendrais une brave fille, jolie, honnête, laborieuse, bonne ménagère ; je ne m'inquiéterais pas de savoir si elle a de l'argent, vous êtes assez riche pour ne pas chercher une dot ! Je la prendrais pour ses qualités, pour sa beauté, pour son bon cœur, et je serais sûr d'être heureux.

FRITZ.—Tu en connais comme cela, toi ?.. (*Il la regarde fixement.*)

CATHERINE.—Oui, monsieur.. et vous aussi ! (*Mouvement de Fritz. La vieille rit tout bas. David paraît à droite.*)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, DAVID, *puis* CHRISTEL.

DAVID, *sur le seuil.*—C'est encore moi, Kobus !.. J'arrive avec ton fermier.

FRITZ, *se retournant.*—Christel ?

DAVID.—Oui ! Il est venu me prendre ... Je ne pouvais pas refuser de l'accompagner.... tu comprends ? (*se retournant, à Christel, qui se trouve dehors.*) Entrez, M. Kobus est ici. Entrez !.. (*Christel paraît sur le seuil, en grand habit carré et large feutre des dimanches. Catherine sort par la porte du jardin.*)

CHRISTEL, *tirant son chapeau.*—Monsieur Kobus.... j'ai bien l'honneur ... Vous êtes un peu malade, monsieur Kobus ?

FRITZ.—Ça ne sera rien, père Christel. Entrez donc ! (*Il lui tend la main.*)

DAVID, *à part, prenant une prise.*—Voici le moment décisif.... Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, n'abandonne pas ton serviteur David Sichel.

CHRISTEL, *après avoir toussé et déposé son chapeau sur une chaise.*—Monsieur Kobus, je viens vous voir pour une affaire sérieuse .. une affaire de famille .. qui vous regarde aussi. M. David, qui a tout arrangé, a dû vous dire...

FRITZ.—Oui .. oui !.. vous venez me demander mon consentement, n'est-ce pas, père Christel ?

CHRISTEL.—Justement, monsieur Kobus.... Et nous espérons, ma femme et moi....

FRITZ, *l'interrompant.*—Eh bien, je refuse !

DAVID, *sautant en l'air.*—Tu refuses !

CHRISTEL, *étonné.*—Mais, monsieur Kobus, le garçon est de bonne famille ; il est honnête, il a du bien.. c'est un très bon parti.... nous ne pouvons rien souhaiter de mieux pour notre enfant !..

FRITZ.—Je refuse.

DAVID ET CHRISTEL.—Et pourquoi ?

FRITZ.—Parce que j'aime Sûzel.

DAVID, *levant son chapeau.*—Ah ! loué soit l'Éternel !.. (*S'approchant de Fritz, les bras étendus.*) Tiens, il faut que je t'embrasse. (*Ils s'embrassent.*)

CHRISTEL, *d'un air de stupéfaction.*—Que me dites-vous là, monsieur Kobus? . Vous aimez Sûzel.... vous.... vous ! ce n'est pas possible ! Il faut que vous me le répétiez, pour que j'ose le croire.

FRITZ, *d'une voix ferme.*—C'est comme cela, père Christel. — J'aime Sûzel et je vous la demande en mariage. (*Christel recule d'étonnement. David tire son mouchoir et s'essuie les yeux.*)

CHRISTEL, *élevant la voix.*—Mais, monsieur Kobus, réfléchissez à ce que vous êtes et à ce que nous sommes ! Réfléchissez bien, je vous en supplie, afin que vous n'ayez pas à vous repentir plus tard, et que nous n'ayons pas, nous, la douleur de penser que vous êtes malheureux par notre faute.

DAVID, *à Fritz.*—Voilà un honnête homme !

FRITZ.—J'ai réfléchi, père Christel ! Depuis quinze quinze jours je ne pense qu'à cela.... J'aime Suzel ! Si vous me la donnez, je serai le plus heureux des

hommes, et je ferai aussi mon possible pour la rendre heureuse ; si vous me la refusez, je quitterai le pays !

CATHERINE, *entrant par la porte du jardin.*—Père Christel, Sûzel est là... Toutes ses commissions sont faites. Je lui ai dit que vous étiez à la maison, elle demande si elle doit vous attendre.

FRITZ.—Dis-lui d'entrer !

CATHERINE, *sur la porte.*—Entre, Sûzel. (*Sûzel entre; en voyant son père, le rebbe et Fritz, elle s'arrête sur le seuil.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, SUZEL *et* CATHERINE.

CHRISTEL, *d'un ton solennel.*—Sûzel, arrive ici ! J'ai quelque chose à te dire qui te regarde.... quelque chose de grave. (*Montrant Fritz.*) Voici M. Kobus, notre maître, qui te demande en mariage. (*Sûzel cache sa figure dans ses mains.*) C'est un si grand honneur pour notre famille, que je n'aurais pas osé y penser, même en rêve ! Mais je suis ton père... je veux te voir heureuse, et avant de dire oui, il faut que je sache si tu aimes M. Kobus (*Sûzel s'appuie contre l'épaule de son père. Silence. Christel élevant la voix.*) Voyons... parle franchement. .. (*Silence.*)

FRITZ, *d'une voix frémissante. les bras étendus vers Sûzel.*—Sûzel, m'aimes-tu ?

SUZEL.—Oh ! oui, monsieur Kobus.—(*Ell court se jeter dans les bras de Fritz, qui la presse sur son cœur. La porte de droite s'ouvre, Hanezô et Frédéric paraissent*

sur le seuil. En voyant Sûzel dans les bras de Fritz, ils s'arrêtent comme stupéfaits.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, HANEZO, FRÉDÉRIC.

FRITZ, *se retournant, tout joyeux.*—Ah ! c'est vous... Entrez... entrez!... Vous venez m'inviter à la fête de Beau-Castel.... Eh bien, j'accepte.... mais à une condition, c'est que vous serez mes garçons d'honneur !

HANEZÔ *et* FRÉDÉRIC, *stupéfaits.*—Tes garçons d'honneur !

FRITZ.—Oui ! je me marie.... (*Montrant Sûzel.*) Voici ma femme !

HANEZÔ *et* FRÉDÉRIC.—Sa femme !

FRITZ, *tendant la main à David.*—Toi, David, tu me serviras de père !

CATHERINE.—Ah ! monsieur (*Prenant la main de Sûzel et la portant à ses lèvres.*), vous avez bien choisi.

FRITZ, *ému.*—Embrasse-la, Sûzel, c'est elle qui m'a décidé. (*Sûzel et Catherine s'embrassent.*)

FRÉDÉRIC *et* HANEZÔ.—Il se marie !....

FRITZ, *frappant sur l'épaule de David.*—Es-tu content, David ?

DAVID.—Très content.

FRITZ.—Sans compter que tu as gagné ma vigne.

DAVID.—Ce n'est pas moi qui l'ai gagnée.... C'est Sûzel, aussi je la lui donne en dot.

SUZEL.—Oh ! monsieur David....

DAVID, *levant le doigt.*—Si tu refuses, Sûzel, tu me feras de la peine.

FRITZ.—Soit, j'accepte !.... (*Prenant la main de Sûzel.*) Nous acceptons ! (*Sûzel incline la tête.*) Mais à une condition, c'est que tu boiras le vin de cette vigne jusqu'à la fin de tes jours, et que tu prendras devant le notaire l'engagement de vivre aussi vieux que Mathusalem.

DAVID, *levant les mains.*—Ah ! voilà l'ancien Kobus qui revient sur l'eau ; on voit bien que tu n'as plus mal à l'estomac.

FRITZ.—Non, Sûzel m'a guéri. (*Il prend le bras de Sûzel et lui parle bas.*)

HANEZÔ, *regardant Frédéric d'un air désolé.*—Qu'est-ce que nous allons devenir, nous deux ?

DAVID, *sortant sa tabatière de sa poche.*—Mon Dieu ! vous ferez comme lui. Soyez tranquilles, je vais m'occuper de votre affaire. (*Hanezô et Frédéric étendent les bras pour protester. David s'emportant.*) Eh ! c'est le premier devoir de tous les Français ; n'oubliez pas que la France est votre patrie !

FIN DE L'AMI FRITZ.

NOTES.

REMARKS.—Though these notes are not very numerous, they are sufficiently extensive to enable the reader to enter into the spirit of this charming little comedy. Most of the idioms and other difficult passages have simply been translated. The editor would respectfully advise the teachers of the language using this book in the class-room to *analyse* all the idioms, thus combining profitable *drill* in forms of the language not usually found in grammars with the more pleasant task of translating the play itself.

The numbers refers to both the pages and the lines of each page. The larger numbers refer the reader to the page, while the smaller to the lines.

PERSONNAGES.

Femme de service,—servant hired by the day.

ACTE PREMIER.

Page. Line.

5. 4. *Plan,*—used as a stage term, refers to certain divisions of the stage. *Le premier plan* being nearest the rear.

11. *Donnant sur,*—opening on.

13. *Tables de service,*—small tables, stands.

21. *Beaucoup de monde,*—a large company.

6. 3. *Jour de fête,*—often translated "birth day." The *fête* day refers, in French, to the day assigned by the Roman Catholic Calendar to the remembrance of a certain Saint.

5. *S'en donner,*—to rejoice, to have a good time.

13. *Monsieur,*—here, my master.

17. *Dieu du Ciel!*—good Heavens!

19. *Madame,*—my (former) mistress.

24. *Pesez-moi ça,*—just weigh that. A colloquial licence, the pronoun *moi* being ungrammatically used in this construction.

Page. Line.

27. *A la bonne marque,*—with the right stamp on it. The stamping of silver with a certain mark is required by the French law when the article is of solid silver

7.— 7. *Mettre le couvert,*—to set the table.

10. *C'est égal,*—it makes no difference.

31. *Mon Dieu,* good Lord ! Bless me!

8.—13. *Trouver à redire,*—to find fault with.

14. *Ce n'est pas l'embarras,*—such things do of course, occur. This idiom has here a peculiarly idiomatic force.

24. *Vous pensez bien,*—you are right there.

27, *Il se laissait tirer la barbiche,*—he allowed him to pull his beard.

29. *En a-t-il fait des mariages,*—how many marriages (he) has brought about.

31. *Que voulez-vous?*—what would you ? How could it be otherwise ?

9.— 3. *Rebbe,*—a familiar abreviation for Rabbin.

13. *Brave femme,*—worthy woman.

22. *Ça marche,*—matters are progressing.

26. *Avance,*—getting along well, cooking well.

10.— 3, *Soyez donc tranquille,*—do not be uneasy.

9. *Paté de foie gras,*—goose liver pie. A paste of most delicate flavor, made of goose liver.

17. *La fête,*—here, the feast, dinner.

26. *Je ne peux pas me passer de,*—I cannot do without.

11.— 8. *S'annonce bien,*—is beginning well.

9. *Partie de plaisir,*—pleasure trips, excursions, pic-nics, (in the neighborhood.)

9. *Char-à-bancs,*—chariots, pic-nic wagons.

11. *Clic-clac,*—get up! Words imitating the crac of a whip.

19. *C'est.... qui doivent travailler,*—how.... must be working.

26. *Braves fermiers,*—worthy tenants.

28. *Saint-Sylvestre,*—December 31st. Translate : at the close of the year.

12.— 1. *En train de te faire des cheveux gris,*—turning gray, be getting old, (through trouble.)

3. *Si la table est bien mise,*—if the table is well set.

Page Line.

20, *Il faut que je les remplace en tout et pour tout,*—I must take their place in all things,

23. *Y sommes,*—are here. (of this world.)

13.— 8. *Ici-bas,*—here below, in this world.

12. *Ne peuvent aller*—will not do, out of place.

15. *C'est trop fort,* that is carrying it too far.

16. *Rire aux éclats,*—to burst out laughing.

22. *Pour le café,*—taken after dinner.

25. *Qu'il s'agit encore d'un mariage,*—that there is another marriage on the carpet.

28. *Fifty Louis.*—A Louis equals about four dollars.

29. *D'un seul coup,*—all of a lump.

14.—18. *Solide,*—good (for quite a while yet.)

24. *Mon Dieu,*—good gracious!

29. *Fais le billet,*—write out the note.

30. *Je puis te mener loin,*—I can lead you far, *i. e.*, I can give you good deal of trouble.

15.—18. *Est-ce qu'il faut maintenant des papiers entre nous ?*—is there any need of putting things in black and white between us.

28. *Le voilà qui court chez l'autre,*—there he is hurrying off to that other fellow.

29. *Comme s'il s'agissait de son propre bonheur,*—as if his own happiness were at stake.

16.— 3. *Que je le fasse un peu enrager,*—I must tease him a little.

5. *Remonter la scène,*— to go up the stage, *i.e.*, towards the rear.

12. *A tort et à travers,*—at every thing.

17.—11. *Il donne du jeu à sa cravate,*—he loosens his cravat.

22. *Regarde-moi ça,*—just look at that.

29. *Se donne des airs,*—apes.

18.—16. *Toujours,*—always here, all the same.

24. *Goûtez-moi,*—just taste.

19.— 5. *A l'avenant,*—to match.

5. *De chez moi,*—from my house.

7. *A leur aise,*—as much as they pleased.

25. *Mon Dieu,*—good Heavens!

30. *Arrive donc,*—come right in.

20.— 1. *Tout le monde,*—every body.

6. *On ne veut pas te manger,*—we are not going to eat you up.

Page. Line.

18. *Venir de,*—expresses time just elapsed, just.
23. *De bonne heure,*—real early.

21.— 2. *Le grand monde,*—fashionable society.
13. *Ils m'ont chargé,*—they have told me to give. *Pour vous,*—you.
15. *A la bonne heure,*—all right.
22. *Mais mange donc,*—why don't you eat ?
23. *Faire la petite bouche,*—to be dainty.
28. *Tout vient,*—everything is sprouting.
28. *Le père,*—my father.

23.— 23. *Pour nous faire du bon sang,*—to have a good time.
12. *Que tu as envie de pleurer,*—that you are about to weep.
17. *A Joseph !*—To Joseph's health !
26. *Gendarmes,*—the police.

24.— 4. *Il ne manquerait plus que cela,*—that vould make a fine state of things.
6. *Paté,*—A pork pie. The Hebrews are not allowed to eat pork.
16. *Tantôt l'un, tantôt l'autre, se fait prendre,*—one after the other are caught.
25. *Quetche,*—a word used in certain German provinces, for a certain drink.
28. *Ça va bien,*—we are getting along nicely.
29. *Ça commence,*—it is beginning to tell.
31. *Liqueurs,*—usually drunk after coffee, cordials.

25.— 4. *Que chacun,*—let every body.
14. *Remettre,* here, to recognize.
14. *Comme te voilà grandie,*—how tall you have grown.
20. *Coup,*—drop.
25. *Voilà mon affaire,*—here is what I want.
29. *Garçon,*—farm hand, man servant.

26.—12. *Un peu,*—somewhat.
20. *Là-bas,*—down there, (at the farm.)
23. *Une quinzaine,*—a forthight, or so.

27.—27. *Ne te laisse pas abimer,*—don't let him get the better of you.
28. *A cheval,*—astride.
28. *C'est pourtant trop fort,*—it is getting to be too much of a good thing.

28.— 8.—*Mais quand vous feriez.... jusqu'à la consomation des siècles, cela prouverait grand chose,*—even if you were

Page Line.

to go one with your ..... to the end of ages, who much would that prove?

15. *Comme je vous riverais votre clou,*—how I would nail you right down.

18 *Ce n'est pas cela,*—that is not it, *i.e.* you will not argue the point.

20. *A force de,*—by dint of.

28. *Chope,*—the name of a glass for drinking beer,—the word *chope* often meaning beer.

29.— 1. *De fond en comble,*—topsy turvy.

6. *Si c'est vrai,*—it is a fact.

12. *D'après le train que tu mènes,*—at the rate you are going at.

18. *Fait,*—served (her time.)

24. *Alors comme alors,*—then and now.

30.—21. *Vous me poussez à bout,*—you exhaust my patience.

32. *Diables,*—fellows.

32. *Trainant la semelle,*—dragging the sole of your shoes, that is, poor and wretched.

31.— 9. *Une bonne fois,*—once for all.

32.—18. *Je m'en tiens à mon idée,*—I hold to my idea, view, statement.

33.— 2, *Tu es pourtant un drôle de corps,*—you are a funny sort of a fellow, all the same.

14. *Donne,*—yelds.

34.—19. *Bras dessus, bras dessous,*—arm in arm.

ACTE DEUXIÈME.

35.— 3. *La ferme,*—the farm-house.

5. *Au premier,*—to the second floor. In counting the stories of a house, the first floor is left out in France.

9. *Haie vive,*—green hedge.

25. *Ça donne envie,*—it makes one feel like.

26. *Entonne,*—begins.

36.— 4. *Je vous avais pourtant dit,*—did I not tell you.

23. *Avoir beau,*—in vain.

26. *Voilà,*—see, I was sure of it.

37.— 4. *Qui s'égosillent,*—who are making themselves hoarse.

16. *Ne te fais pas prier,* - don't refuse, don't oblige me to urge you.

Page Line.

38.—12. *Et du long tomba,*—and fell flat.

27. *Reprise en chœur,*—coming in again of the chorus.

39.— 5. *Dans le temps,*—in former times, formerly.

6. *Me faisait toujours rire,*—always made me merry.

6. *Donne envie,*—to feel like.

20. *Il ne se doute pas,*—he does not suspect; he has no idea of it.

28. *Donne un vin exquis,*—yelds an excellent wine.

30. *Tu penses,*—you may well think.

30. *A envie,*—is anxious to, wishes.

40.— 5. *Rien que de voir,*—the mere sight of.

18. *Nous n'avons pas grand'chose,*—we have not much of any thing.

22. *Tu t'y connais,*—you understand house-keeping, you understand matters.

23. *J'ai envie de,*—I have (half) a mind to.

41.— 1. *Ça t'ennuierait bien vite,*—you would soon grow tired of me.

2. *Va,*—indeed.

15. *Le petit jour,* early dawn.

22. *Comment ça va-t il?*—how do you do ?

45.—12. *Doit avoir faim,*—ought to be hungry.

24. *Et on n'aura plus qu'à,* and we shall have nothing to do.

46.— 7. *Qui est-ce qui nous arrive,*—who can be coming this way.

21. *Au-devant d'eux,*—to meet them.

25. *Poignées de mains,*—hearty shake hands.

47.—17. *Tu veux rire,*—you are joking.

19. *Fait notre dernière partie,*—had our last game (of cards).

23. *Prendre une prise,*—to take a pinch of snuff.

48.—12. *Vivre comme un coq en pâte,*—to live in clover.

49.—28. *Il en fit des gorges chaudes,*—they made merry over it, that had a good laugh.

50.— 3. *Tu trouves, n'est ce pas ?*—That is your idea, is it?

28. *Sous le nombre,*—by greater numbers.

51.— 2. *Au fond,*—on the whole.

19. *Ça va sans dire,*—that sta ds reason.

52.—16. *Tablier en bavette,*—bib-apron.

53.— 5. *Orgueilleuse d'elle-même,*—proud, conceited.

20. *Me faire passer pour,*—make me out to be.

Page. Line.

55.— 7. *Je m'en doutais,*—I suspected as much.

56.—12. *Avec ma pauvre petite pêche,*—with my poor little catch (of fish.)

15. *Mon Dieu !*—well !

21. *Attrape des coups de soleil,*—getting sun-struck.

57.— 5. *Si ça ne te faisait rien,*—if it is all the same to you.

10. *Se fait vieux,*—is getting old.

11. *Vous reste,*—keeps good.

17. *S'en s'en douter,*—without being aware of it.

58. 6. *Voilà, bon gré, malgré, il faut que tout le monde y passe,* That's just it. Willing or not, every one must go through the mill.

15. *Je le tiens,*—he is caught (this time.)

59.— 7. *Il ne faut pas vous gêner,*—you must not deprive yourself.

26. *Ah ! voilà,*—that is probably it.

60. —10. *Vous voulez rire de moi,*—you wish to make a sport of me.

12. *Gorgée,*—mouthful.

19. *Dis-la voir un peu,*—just tell it (to me) a little (so that I can see if you know it.)

62.—13. *A la cantonade,*—behind the scenes, off the stage.

23. *En voient de dures,*—have a hard time of it.

63.— 1. *Tu as dû t'ennuyer,*—you must have found time long.

4. *Je n'en prends pas,*—I do not use any.

18. *Allons donc !*—Pshaw !

64.— 6. *Il peut encore aller vingt ans,*—he is good for twenty years more.

12. *Qui voudrait faire à sa tête,*—who would have his own way.

65.—28. *Tu y passeras tout de même,*—you will go through the mill too, all the same.

66.— 9. *S'en doutait,*—suspected it.

13. *Te rirait au nez,*—would laugh at you (in your face.)

67.—17. *Quelle noce nous allons faire,*—what a regular spree we are going to have. what a grand time we shall have

68.— 5. *J'ai ta parole,*—you have promised me.

27. *Ou donc est-il passé?*—where can he have gone?

70.— 4. *En visière,*—shading.

ACTE TROISIÈME

Page. Line.

71.—10. *Fête de Beau-Castel,*—annual rural festival of Beau-Castel.

72.— 7. *Trouver à redire,*—to find fault with.

12. *Il s'ennuie,*—he is out of sorts.

28. *Trop riboté,*—drunk too much.

30. *Tournée de perception,*—tax-collecting trips.

73.— 2. *Ne nous tenait pas tête,*—did not keep up with us.

12. *Veut se moquer de nous,*—wishes to make sport of us.

15. *A tort et à travers,*—of all kinds.

25. *Raison de plus,*—all the more reason ; that is the reason why he should go with us.

26. *Il n'y a rien de tel,*—there is nothing like.

74.— 2. *Coulisse,*—wing, side of stage.

2. *Couteaux à repasser,*—knives to grind.

13. *Me voici, Monsieur*—here I am, Sir.

75.—19. *Je l'attaque devant le juge de paix,*—I shall bring him before the justice of the peace.

25. *Du moment que ça dérange,*—If (M. Kobus) is annoyed by it.

76.— 8. *Je faisais mon tour d'horloge,*—I used to sleep twelve hours.

14. *Laisse moi donc tranquille avec ton médecin,*—don't speak to me about doctors.

17. *C'est là que ça me tient,*—this is where the trouble comes from.

19. *Que ça devait venir de là,*—that that was the cause of it.

77.—11. *M'avait mis hors de moi,*—had made me mad, angry.

16. *Prendre,*—purchase (at the market.)

27. *Il y a quelque chose,*—there is something the matter.

78.— 2. *Quelle bête,*—what a fool !

3. *Ce qui s'est passé,*—what occured.

8. *Ce qui se passe là,*—what is going on there.

23. *En tête,*—at the head,—leading the procession.

27. *Leur cinquantaine,*—their golden wedding.

79.— 3. *Ne me dit plus rien,*—does not interest me.

13. *Dérangé le pied,*—sprained her ankle.

17. *Allons, bon! il ne manquait plus que cela,*—good now! this too was wanting! This caps all!

Page. Line.

23. *A la fin des fins,*—at last.

80.— 8. *Tu te remettras,*—you will recover.

12. *C'est égal,*—never mind.

17. *En vouloir à,*—to be angry with.

22. *Qui se mettaient en quatre,*—who were doing all they could.

81.— 1. *Pour s'en passer,*—to do without.

24. *Se mettre en campagne,*—to set about.

25. *Affaire faite,*—settled affair.

82.— 3. *C'est mon mal qui me reprend,*—it is my trouble coming on again.

22. *Quand ça me prend,*—when it comes on.

25. *Ça le travaille,*—it is getting hold of him.

29. *Il faut que ça te fasse joliment mal,*—the pain must be quite severe.

83.— 3. *Rire dans sa barbe,*—to laugh in one's sleeve.

16. *Enfin, les choses en sont là,*—in short, matter have reached this point.

17. *Doit venir te voir,*—is to come to see you.

20. *Rangé,*—steady.

84.— 3. *C'est que,*—the fact is.

6. *Je m'en doutais bien,*—that is what I thought.

6. *Je tenais à,*—I thought it best.

22. *Qu'on lui jette à la tête,*—who comes across her path; whom people propose to her; who happens to fall in.

85.—11. *Sur le marché,*—on the market place.

20. *Mauvais cœur,*—heartless girl.

86. 6. *Dont il n'était pas question,*—of which not a word was mentioned.

15. *Vous me faites du mal,*—you make me feel badly.

17. *Garçon,*—fellow.

29. *Ça leur ferait trop de peine,*—it vould grieve them too much.

87.— 3. *Toute ta vie,*—to the end of her life.

89.— 5. *C'est plus fort que moi,*—I cannot help it.

16. *Vous pensez,*—you may well believe.

90.— 9. *Si .. Si...*—why, yes!—*Je ne dis pas,*—I do not say I would not.

28. *Qu'il nous vienne,*—let.... come.

91.— 6. *Si tu venais à manquer,*—if you should happen to die.

Page. Line.

92.— 6. *Il est venu me prendre,*—he came to fetch me; called on me.

13. *J'ai bien l'honneur,*—my regards.

23. *Qui vous regarde,*—which concerns you.

24. A *dû vous dire,*—must have told you.

94.—12. *Arrive ici,*—come here.

95.— 8. *Garçon d'honneur,*—groom's men.

15. *Tu me serviras de père,*—you will represent my father.

96.—11. *Qui revient sur l'eau,*—coming afloat again; coming back.

20. *S'emportant,*—getting angry.

THÉATRE CONTEMPORAIN.

This series comprises some of the brightest and purest specimens of contemporaneous French drama by the most noted French dramatic writers, and as they are entirely unobjectonable in their character, they are among the very best means of familiarizing students with colloquial French. They have met with a prompt and encouraging reception from teachers and students alike. They are well printed, tastefully bound in paper, and are sold at

25 Cents Each,

or considerably less than half the price of the Paris editions. They are as follows:

No. 1.—LE VOYAGE DE M. PERRICHON, by E. LABICHE.
No. 2.—{ VENT D'OUEST, by E. D'HERVILLY. / LA SOUPIÈRE, by E. D'HERVILLY.
No. 3.—LA GRAMMAIRE, by E. LABICHE.
No. 4.—LE GENTILHOMME PAUVRE, by DUMANOIR and LAFARGUE.
No. 5.—{ LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS, by LÉON GOZLAN. / AUTOUR D'UN BERCEAU, by E. LEGOUVÉ.
No. 6.—LA FÉE, by OCTAVE FEUILLET.
No. 7.—BERTRAND ET RATON, by E. SCRIBE.
No. 8.—LA PERLE NOIRE, by VICTORIEN SARDOU.
No. 9.—LES DEUX SOURDS, by JULES MOINAUX.
No. 10.—LE MAITRE DE FORGES, by GEORGES OHNET.
No. 11.—LE TESTAMENT DE CÉSAR GIRODOT, by ADOLPHE BELOT ET E. VILLETARD.
No. 12.—LE GENDRE DE M. POIRIER, by ÉMILE AUGIER ET JULES SANDEAU.
No. 13.—LE MONDE OU L'ON S'ENNUIE, by ÉDOUARD PAILLERON, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.
No. 14.—LA LETTRE CHARGÉE, by E. LABICHE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE; with notes, by PROF. V. F. BERNARD.
No. 15.—LA FILLE DE ROLAND, by HENRI DE BORNIER.
No. 16.—HERNANI, by VICTOR HUGO; with English notes by GUST. MASSON,
No. 17.—MINE ET CONTRE-MINE, with notes, by PROF. A. GUILLET.

NOW READY.

No. 18.—L'AMI FRITZ, with English notes, by Prof. A. HENNEQUIN, of the University of Michigan.

"GRAZIELLA."— By A. DE LAMARTINE. A new and tasteful edition of this charming idyle of Italian life.

12mo, paper, - - - - - - 40 cents.

CONTES CHOISIS.

It is intended that this series should contain short stories and *nouvelles* by the best French writers, thus giving at a very moderate price specimens of the very best French fiction.

Each number handsomely printed and published at the uniform price of **25 cents** paper; **50 cents** cloth.

No. 1.—LA MÈRE DE LA MARQUISE, par EDMOND ABOUT.
No. 2.—LE SIÉGE DE BERLIN et autres contes, par ALPHONSE DAUDET.
No. 3.—UN MARIAGE D'AMOUR, par L. HALÉVY.
No. 4.—LA MARE AU DIABLE, par GEORGE SAND.
No. 5.—PEPPINO, par L. D. VENTURA.
No. 6.—IDYLLES, par MME. HENRY GRÉVILLE.
No. 7.—CARINE, par LOUIS ÉNAULT.
No. 8.—LES FIANCÉS DE GRINDERWALD, par ERCKMANN-CHATRIAN.
No. 9.—LES FRÈRES COLOMBE, par GEORGES DE PEYREBRUNE.
No. 10.—LE BUSTE, par EDMOND ABOUT.
No. 11.—LA BELLE-NIVERNAISE, *histoire d'un vieux bateau et de son équipage*, par ALPHONSE DAUDET.
No. 12.—LE CHIEN DU CAPITAINE par LOUIS ENAULT.
No. 13.—BOUM-BOUM. By JULES CLARETIE, with other exquisite little stories.

DR. L. SAUVEUR'S

EDUCATIONAL WORKS.

Introduction to the Teaching of Living Languages	$0 25
Introduction to the Teaching of Ancient Languages	0 25
De l'Enseignement des Langues Vivantes	0 25
Entretiens sur la Grammaire	1 75
Grammaire Française pour les Anglais, suivie d'une série d'exercices	1 50
Corrigé des Exercices de la Grammaire Française	0 50
Causeries avec mes Élèves. Édition Illustrée	1 50
Petites Causeries	1 25
Causeries avec les Enfants. Édition Illustrée	1 25
Fables de la Fontaine (avec Notes et Commentaires)	1 50
Talks with Cæsar "De Bello Gallico"	1 50
The Vade Mecum of the Latinist	0 25
A Word for Word Rendering into English of "De Bello Gallico," Book I	0 25
Contes Merveilleux par les Frères Grimm, Charles Perrault et Xavier Saintine, suivis d'une Étude sur l'Étymologie et la Synonymie des mots	1 50
La Parole Française, by L. SAUVEUR and A. N. VAN DAELL	1 00
Petite Grammaire Française pour les Anglais	1 25
Corrigé des exercices de la Petite Grammaire	0 50

A Sample copy of any of Dr. Sauveur's Works for examination will be sent to teachers by the author, on receipt of half the retail price, by addressing

DR. L. SAUVEUR

1600 Arch Street, Philadelphia, Pa.

These books may be obtained from

W. R. JENKINS, 850 6th Avenue, New York.

LIBRARY OF CONGRESS
0 029 561 763 9